



HAL
open science

Genèses en train de se faire : écrire l'histoire d'une revue scientifique

Vincent Heimendinger

► **To cite this version:**

Vincent Heimendinger. Genèses en train de se faire : écrire l'histoire d'une revue scientifique. Zilsel : science, technique, société, 2019, 5, pp.271-314. 10.3917/zil.005.0271 . hal-02909845

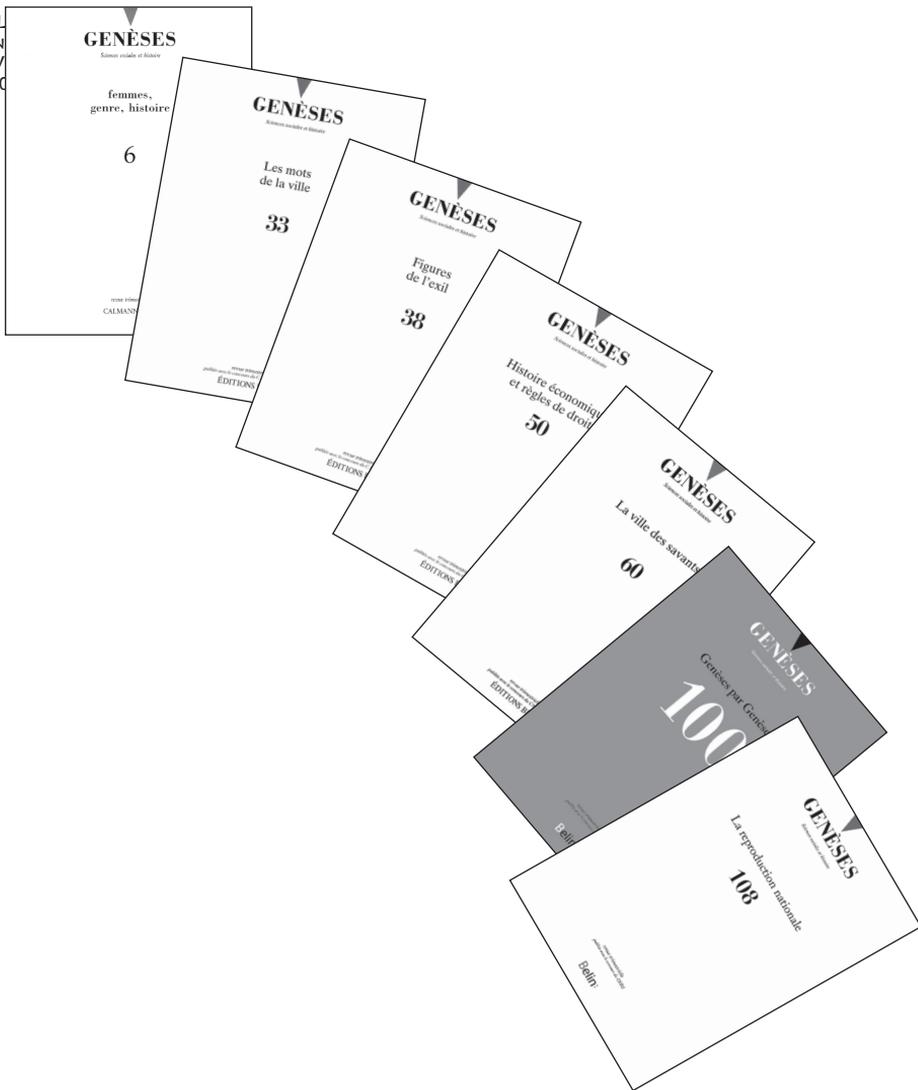
HAL Id: hal-02909845

<https://hal.science/hal-02909845>

Submitted on 26 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Genèses en train de se faire : écrire l'histoire d'une revue scientifique

Vincent Heimendinger¹

En 2015, dans le centième numéro marquant les vingt-cinq ans de sa création, la revue *Genèses* propose une livraison spéciale, soulignée par la couverture rouge qui tranche, sur les rayonnages des bibliothèques, avec le blanc auquel les lecteurs et lectrices étaient habitués. La revue n'est pas la seule à marquer de la sorte son « anniversaire » : si les premiers exemples sont anciens, la frénésie commémorative des années 1980 s'est propagée dans le monde des revues scientifiques, si bien qu'aujourd'hui, toutes ou presque commémorent un anniversaire. Qu'on cite parmi tant d'autres l'article collectif qui ouvre le centième numéro du *Mouvement social* en 1977 ou le dossier des *Annales* paru en 1979 pour ses cinquante ans, plus récemment l'article de Nicolas Roussellier paru dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* à l'occasion des trente ans de la revue en 2014 ou celui retraçant « Trente ans d'*Histoire & Mesure* » paru en ouverture du dernier numéro de 2017 de la revue. Ces commémorations prennent parfois même la forme de numéros entiers – comme ceux consacrés par la *Revue de Métaphysique et de Morale* à ses cent ans d'existence, par la *Revue économique* à ses cinquante ans de parution, ou par la revue *Politix* pour son centième numéro – voire d'ouvrages comme celui d'Andrew Abbott sur l'*American Journal of Sociology*² ou celui d'Anni Borzeix et Gwenaële Rot sur *Sociologie du travail*³. Il n'est cependant pas question pour les directions, secrétariats ou comité de rédaction de céder à la tentation de « célébrer » ou de « faire l'éloge » de la revue à cette occasion : si on reconnaît de bon cœur les succès de l'entreprise éditoriale, les anniversaires

1. IDHES, ENS de Paris-Saclay, vincent.heimendinger@ens-paris-saclay.fr.
2. Andrew Abbott, *Department & discipline: Chicago sociology at one hundred*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.
3. Anni Borzeix et Gwenaële Rot, *Genèse d'une discipline, naissance d'une revue. Sociologie du travail*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2010.

Fri
ches

Genèses en train de se faire

sont d'abord l'occasion de revenir – de manière plus ou moins documentée, plus ou moins objectivée, plus ou moins critique – sur le passé de la revue et plus encore de réaffirmer la portée du projet scientifique qu'elle porte, de le réactualiser ou d'esquisser de nouvelles perspectives. On retrouve ces grandes orientations dans le préambule du numéro 100 de *Genèses* :

«*Genèses publie son numéro 100 en cette fin d'année 2015, et les membres actuels de son comité ont souhaité renouer avec son histoire, après vingt-cinq ans de parution, en retrouvant les chemins que Genèses a empruntés, les compagnons qui l'ont portée, les écueils qu'elle a rencontrés. Un regard en arrière ancré dans le présent, et dans les pratiques de la revue.*»⁴

Cette centième livraison de la revue associe deux objectifs : celui, d'abord, du renouvellement des ambitions du groupe fondateur et celui, ensuite, de l'affirmation d'un projet commun. Un nouveau manifeste, vingt-cinq ans après le premier, présente un projet scientifique auquel répondent les exercices critiques de la seconde moitié du numéro dans laquelle «*les membres du comité ont livré chacun une Lecture d'un livre qui, à des titres divers, leur semblait important*»⁵ : en plus de mettre en lumière quelques-unes des références scientifiques importantes pour les membres du comité de rédaction, se dessine en creux une certaine pratique des sciences humaines et sociales, celle que voudrait promouvoir la revue. Cette manifestation de la vitalité du projet scientifique de *Genèses* s'accompagne d'un «*regard en arrière*», orchestré par le comité actuel. En plus de nombreux témoignages et de plusieurs pièces d'archives renseignant sur le fonctionnement de la revue, deux articles sont publiés qui analysent, à partir d'enquêtes statistiques, la morphologie du comité de rédaction de *Genèses* pour l'un, la nature des liens entre disciplines au sein de la revue à travers l'étude des auteur-e-s et des références principales de la revue pour l'autre.

Est-ce à dire que tout a été écrit ? Le comité s'en défend : il n'était pas question «*de faire un numéro anniversaire qui épuiserait l'histoire de la revue*», d'autant plus que les membres du comité jugent être «*les moins bien placés pour objectiver celle-ci*» d'une part et qu'il est «*sans doute [...] trop tôt*» pour écrire cette histoire d'autre part⁶. Négligeant ce dernier avertissement, j'ai lancé

4. «*Préambule*», *Genèses*, n°100-101, 2015, p. 3.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

à peine un an plus tard une enquête sur l'histoire de *Genèses* qui prolongerait le travail réalisé pour le centième numéro. L'accueil bienveillant qui m'a été réservé par le comité de rédaction actuel et ses anciens membres, l'intérêt que semble avoir porté une large partie du comité à mon enquête et les encouragements que certain-e-s m'ont prodigués peuvent être considérés comme autant de signes de l'approbation d'une telle démarche. Rien d'étonnant à cela, puisque c'est probablement dans les pages de la revue que l'on trouve les meilleures justifications de mon enquête (cf. encadré « Enquêter sur *Genèses* avec *Genèses* »).

Dès sa création, en 1990, la revue annonce en effet son ambition de développer « *l'histoire sociale des sciences de l'histoire et de la société en examinant la constitution de leurs champs et de leurs objets, de leurs outils et de leurs institutions.* »⁷ Or cette enquête entend précisément contribuer à une histoire sociale des sciences humaines et sociales à travers l'étude de l'institution particulière qu'est la revue *Genèses*. Dans cette perspective, deux questions se posent : qu'est-ce que l'histoire de *Genèses* peut apporter à l'histoire sociale des sciences humaines et sociales ? Et comment l'histoire sociale des sciences humaines et sociales peut-elle éclairer l'histoire de *Genèses* ? Sans prétendre épuiser les réponses à ces questions, j'espère du moins montrer dans cet article l'intérêt d'une approche qui tienne ensemble ces deux questionnements.

L'historiographie des sciences humaines et sociales des années 1980 et 1990, au moment où le projet *Genèses* s'élabore et se réalise, mêle des interventions dont le statut est souvent ambigu et ne s'appuie pas toujours sur un véritable travail d'enquête. Les discours qui proposent de décrire cette conjoncture intellectuelle et scientifique sont pour la plupart le fait d'acteurs et d'actrices profondément engagé-e-s dans cette même conjoncture, et sont souvent contemporains ou à peine postérieurs aux évolutions qu'ils voudraient retracer. Entre les essais sans véritable ancrage empirique, les textes programmatiques et la collection de témoignages individuels, il me semble qu'il y a là un espace que l'histoire sociale des sciences humaines et sociales doit investir. D'autant que dans leurs témoignages, les membres fondateurs de *Genèses* insistent tous sur l'importance de la « *conjoncture* » dans laquelle s'inscrit la création de la revue : elle s'enracine fortement dans un « *esprit du temps* », celui qui imprègne les sciences humaines et sociales dans la décennie 1980. Il n'est pas besoin ici de statuer sur

7. La rédaction, « Manifeste : Sciences sociales et histoire », *Genèses*, vol. 1, n°1, 1990, p. 2.

la réalité de « la fin des grands paradigmes » ou du « changement de paradigme », d'un « moment d'ébullition » ou d'une « crise des sciences sociales », pour pouvoir apprécier la particularité de la configuration dans laquelle prend naissance le projet *Genèses*. En revanche, l'histoire de la revue *Genèses* peut offrir un éclairage différent sur l'histoire récente des sciences humaines et sociales.

Dans cette optique, le choix de l'entrée par les revues apparaît judicieux à plus d'un titre : il permet d'éviter plusieurs des écueils qui menacent les travaux d'histoire intellectuelle, pour proposer une histoire sociale du monde scientifique. L'entrée par les revues facilite en effet la mise à distance d'un certain nombre de biais qui entachent « l'histoire conventionnelle des sciences sociales » : celle-ci serait une histoire écrite « *aux fins du présent* », une histoire des idées et des œuvres, avec un « usage très restreint et peu rigoureux des sources ordinaires de l'histoire », et prisonnière d'un cadrage strictement disciplinaire et national⁸. Le choix de l'objet revue, et particulièrement de *Genèses*, permet de déplacer le regard et notamment de considérer les inscriptions disciplinaires ou nationales non pas comme des données mais comme le produit d'une histoire, ce qui ouvre la possibilité de les questionner. De même, cette entrée renvoie dos à dos l'approche par les savant-e-s et les institutions et l'approche par les idées et les œuvres : elle s'avère ainsi précieuse dans la perspective d'une histoire sociale des sciences humaines et sociales qui transcende les oppositions traditionnelles entre internalisme et externalisme, entre histoire intellectuelle et histoire des intellectuel-le-s, entre études sur la production de la science et études sur sa diffusion.

Le premier des obstacles pour penser l'écriture de l'histoire des revues scientifique à partir du cas *Genèses* est sans aucun doute le risque d'essentialisation : dans son histoire de l'*American Journal of Sociology*, Andrew Abbott met en garde contre l'effet de fixité produit par l'institution qu'est la revue lorsqu'elle dure et par son étiquetage (son titre)⁹. La mise en histoire de la revue nécessite donc avant tout l'historicisation radicale de son objet. C'est dans cette perspective qu'a été mobilisée la sociologie processuelle d'Andrew Abbott. Cette approche met en avant l'idée de la contingence de la stabilité et de la permanence dans un « monde social [qui] est continuellement en train de se faire, se

8. Jean-Michel Chapoulie, « Un cadre d'analyse pour l'histoire des sciences sociales », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n°13, 2005, p.102-104.

9. Andrew Abbott. *Department & discipline*, op.cit., p.1-2.

refaire et de se défaire, à chaque instant : « dès lors, c'est la permanence qu'il faut expliquer, autrement dit "pourquoi les choses demeurent si souvent les mêmes" » plutôt que de chercher les facteurs d'instabilité mettant en branle un ordre établi. Il ne s'agit pas de nier les régularités et les déterminismes qui pèsent sur cet ordre, mais, d'une part, de voir par quels mécanismes celui-ci se reproduit « événement par événement » – parfois avec des variations plus ou moins importantes –, et d'autre part de « ne pas perdre de vue la contingence et le sens local des interactions qui [le] constituent »¹⁰. Cette interrogation est d'autant plus pertinente qu'elle est appliquée à une revue : « s'il appartient à la vocation de la revue de se penser un avenir, la notion de permanence ne lui est pas pour autant familière, dans la mesure où l'existence d'une revue est fragile », rappelle Jacqueline Pluet-Despatin¹¹. Écrire l'histoire d'une revue c'est donc avant tout essayer de comprendre comment elle dure : comment s'organisent sa production et – c'est ce qui différencie notamment la revue d'un livre – sa périodicité.

Enquêter sur *Genèses* avec *Genèses*

L'approche adoptée nécessitait la mise en œuvre d'une enquête qui puisse rendre compte de l'élaboration de la revue, et qui ne s'arrête pas au produit fini tel qu'il se présente, quatre fois par an depuis désormais plus de vingt-cinq ans, sous la forme des cent soixante-dix pages environ d'un numéro de *Genèses*. Comme me l'ont fait remarquer plusieurs membres du comité, en enquêtant sur *Genèses*, je participais au programme scientifique défendu par la revue dès son premier numéro et réaffirmé par l'initiative du numéro anniversaire de 2015. Par ailleurs enquêter sur *Genèses* renvoie à une expérience singulière pour un apprenti sociologue, celle d'apprendre à enquêter en enquêtant : la revue n'a pas seulement été un objet d'étude, elle a aussi considérablement nourri ma réflexion et mon approche scientifique.

L'enquête sur laquelle s'appuie cet article a été menée à partir de l'automne 2016 jusqu'à l'été 2017 dans le cadre d'un master de sociologie des sciences. Il s'agit donc d'une enquête courte, qui s'est construite à partir de recoupements entre quatre ensembles de sources. Le premier correspond au corpus que constituent les 107 numéros publiés par la revue *Genèses* entre septembre 1990 et juin 2017 – le numéro 100-101 occupant une place particulière puisqu'il effectue un retour sur l'histoire de la revue et sur son fonctionnement. L'analyse des sommaires, des auteur-e-s, des livres recensés ou des thèmes des

10. Morgan Jouvenet, « Contextes et temporalités dans la sociologie processuelle d'Andrew Abbott », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 71, n° 3, 2017, p. 597-630.

11. Jacqueline Pluet-Despatin, « Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues », in Nicole Racine et Michel Trebitsch (dir.), *Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux*, Paris, CNRS, 1992, p. 127.

dossiers a fourni énormément d'informations sur le fonctionnement de la revue. S'il n'a pas été possible de faire une lecture exhaustive de tous les numéros, j'ai essayé de confronter le contenu de la revue avec les orientations scientifiques annoncées par ses protagonistes dans et en dehors des pages de la revue. Le deuxième ensemble de sources étudiées est constitué par quelques archives institutionnelles de la revue et archives personnelles liées à l'activité de la revue, qui rassemblent des documents dont les formes, les contenus et les usages sont particulièrement divers. Le troisième ensemble renvoie à une série d'entretiens : 24 des 50 membres ou anciens membres du comité de rédaction ont été interrogés (échantillon globalement représentatif – légère surreprésentation des femmes, des historien-ne-s, des membres du comité actuel) ainsi que quelques auteur-e-s de la revue, à laquelle on peut ajouter une brève mais instructive entrevue avec l'actuelle secrétaire de rédaction de la revue. Enfin, le quatrième ensemble de sources correspond aux quelques observations menées durant les réunions du comité de rédaction de la revue au printemps 2017, dont l'apport ne se limite pas à la compréhension du fonctionnement contemporain de la revue, puisqu'elles se sont avérées particulièrement précieuses pour analyser le passé de *Genèses*, mieux lire et comprendre les archives ou les entretiens.

Genèse de *Genèses*

Genèses avant *Genèses* : du projet individuel à l'élaboration collective

Le premier numéro de *Genèses. Sciences sociales et histoire* est daté de septembre 1990, mais le projet de revue est lancé deux ans auparavant à l'initiative de Gérard Noiriel. C'est lui qui, au début de l'année 1988, envoie des lettres annonçant sa volonté de créer une « nouvelle revue d'histoire qui pourrait s'appeler Histoire, Science sociale »¹² à quelques chercheuses et chercheurs de sa connaissance, qui ont pu à leur tour suggérer d'autres noms. Cette initiative s'ancre dans la trajectoire professionnelle de G. Noiriel : après la publication d'une synthèse sur *Les ouvriers dans la société française (19^e-20^e siècle)* en 1986 – l'année de son recrutement au laboratoire de sciences sociales (LSS) de l'ENS de la rue d'Ulm –, le succès de son ouvrage sur l'histoire de l'immigration en France, *Le Creuset français* (1988), lui ouvre des portes dans le milieu de l'édition. Comme il l'explique lui-même, « le projet de revue est né dans ce contexte » : « je voulais mettre à profit la position

12. Lettre du 12 mai 1988, citée par Michel Offerlé, « En r'venant d'la r'vue », *Politix*, n°100, 2013, p. 76. Dans le numéro 100 de *Genèses*, Susanna Magri mentionne une lettre de G. Noiriel pour C. Topalov datée de février 1988, Susanna Magri, Gérard Noiriel, Michel Offerlé et Christian Topalov, « Au départ », *Genèses*, n°100-101, 2015, p. 72-107.

que j'occupais pour lancer des projets, dans un esprit d'aventure intellectuelle.»¹³ Le projet d'une nouvelle revue trouve également ses racines dans la trajectoire intellectuelle de G. Noiriel, comme peuvent en témoigner les textes qu'il publie à la fin de la décennie 1980 : *Le creuset français* d'abord, puis une série de quatre articles parus entre 1989 et la sortie du premier numéro de *Genèses* à l'automne 1990¹⁴. Ces différents travaux, qui lui permettent de diversifier son lectorat, peuvent apparaître *a posteriori* comme autant de textes programmatiques détaillant ses ambitions pour la revue *Genèses* alors en gestation.

Cependant *Genèses* ne peut être considérée comme la mise en acte de son projet personnel. Deux années s'écoulent entre début 1988 et la parution du premier numéro, en septembre 1990 : ce temps est celui de la constitution du groupe initial, et de l'élaboration collective du projet scientifique. Antoine Lyon-Caen, autre membre fondateur, insiste sur ce point :

«Noiriel a été le ferment. C'est lui qui lance cette idée, très modestement : il accepte tout à fait, même si c'est un caractère très entier, de soumettre à discussion l'idée même d'une revue : comment, avec qui, etc. Donc la discussion va prendre du temps, et on va se connaître d'ailleurs mieux grâce cette discussion les uns et les autres.»¹⁵

Le groupe à l'origine de *Genèses* réunit alors huit universitaires pour la plupart « dans une trajectoire ascendante » vis-à-vis de leur carrière académique¹⁶ : la grande majorité a déjà publié dans plusieurs revues de sciences humaines et sociales, parmi lesquelles des revues centrales dans ce champ ou dans les sous-champs disciplinaires (les *Annales*, les *Actes de la recherche en sciences sociales*, la *Revue économique*...) – certain·e·s ayant même acquis une expérience éditoriale au sein d'autres revues¹⁷. La création de *Genèses*

13. G. Noiriel dans Susanna Magri, Gérard Noiriel, Michel Offerlé et Christian Topalov, «Au départ», art. cit., p. 76.
14. Gérard Noiriel, «Pour une approche subjectiviste du social», *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 44, n°6, 1989, p. 1435-1459 ; Gérard Noiriel, «Une histoire sociale du politique est-elle possible ?», *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°24, 1989, p. 81-96 ; Gérard Noiriel, «Ne tirez plus sur l'historien !», *Politix*, n°6, 1989, p. 33-39 ; Gérard Noiriel et Robert Salais, «Approche des questions du travail et interdisciplinarité», *Sociétés contemporaines*, vol. 1, n°1, 1990, p. 47-69.
15. Entretien de l'auteur avec A. Lyon-Caen (Paris, 25 juillet 2017).
16. G. Noiriel dans Susanna Magri, Gérard Noiriel, Michel Offerlé et Christian Topalov, «Au départ», art. cit.
17. C'est notamment le cas de C. Topalov (ancien membre du comité de rédaction d'*Espaces et Sociétés* puis d'*Actuel Marx*) qui semble avoir assuré dans les premières années, avec S. Magri, une partie de ce travail éditorial : c'est en tout cas ce dont témoigne Jean Leroy, secrétaire de rédaction de la revue de 1996 à 2013 : «La littérature, la grammaire, des coquilles, les fautes orthographe, ça m'allait, j'ai été formé à ça. Et puis, y en avait deux qui

répond donc à « *une certaine insatisfaction par rapport à ce qui existait* », au sentiment qu'il « *y [avait] de la place pour autre chose* »¹⁸ et à la volonté partagée collectivement de *se faire* une place. Le support de la revue apparaît naturellement comme le plus à même de porter les ambitions du groupe :

*« Parce qu'une revue, c'est un enjeu fondamental quand on veut intervenir dans le champ des sciences sociales. C'est le cœur de nos métiers. Nous avons tous à peu près le même âge que Marc Bloch et Lucien Febvre quand ils ont fondé les Annales. On n'était pas en tout début de carrière, on commençait à avoir quelques responsabilités. C'était une étape indispensable dans notre professionnalisation. »*¹⁹

Tout au long du processus d'élaboration du projet, la référence aux autres revues est notamment un moyen pour les membres fondateurs de définir en creux leur projet. Née à la fin des années 1980, *Genèses* paraît quelques années après *Vingtième Siècle*, *EspacesTemps*, *Enquête* ou *Politix*, et quelques mois après *Sociétés contemporaines*. Il manque d'études de cas pour construire des hypothèses générales étayées expliquant cette vague de création de revues au moment même où certain-e-s perçoivent une crise de l'édition en sciences humaines et sociales. Mais ce que semble suggérer le cas de *Genèses*, c'est d'abord l'importance des dynamiques sociohistoriques qui touchent le champ des SHS dans leur ensemble et la prégnance du fait *générationnel* – sur lequel je reviendrai. On pourrait en effet analyser la création de ces revues au cours des années 1980 à l'aune de la massification du corps de recherche et d'enseignement qui a eu lieu après 1968²⁰ : cette massification pourrait avoir engendré une intensification de la concurrence à l'intérieur des différents champs disciplinaires, qui ne serait pas sans lien avec les dynamiques de spécialisation ainsi que les résistances que celles-ci ont provoquées, qui ont toutes nourri la vague de création de revues. Au-delà d'une vision purement

étaient de vrais pros, des militants purs et durs, c'était Susanna et Christian. Donc mes maîtres, pour m'apprendre ce qu'était la maquette, la revue, l'éditeur, c'était Susanna et Christian. » Jean Leroy et Wilfried Lignier, « Je n'ai jamais été "petit personnel" », *Genèses*, n°100-101, 2015, p. 50-59.

18. G. Noiriel dans Susanna Magri, Gérard Noiriel, Michel Offerlé et Christian Topalov, « Au départ », art. cit.
19. *Idem*.
20. En effet on passe de 1150 enseignant-e-s titulaires (professeur-e-s, maître-sse-s-assistant-e-s et maître-sse-s de conférence) dans les facultés de lettres et sciences humaines en 1960-1961, à 3775 en 1970-1971, 6030 en 1980-1981 et 8621 en 1990-1991, selon Antoine Prost et Jean-Richard Cytermann, « Une histoire en chiffres de l'enseignement supérieur en France », *Le Mouvement Social*, n°233, 2010, p. 31-46.

concurrentielle du champ scientifique, on peut suggérer que la hausse du nombre d'auteur-e-s potentiel-le-s a eu un effet sur la hausse du nombre de revues scientifiques, à une époque où les chercheuses et chercheurs voient par ailleurs se rapprocher les injonctions à publier des articles auxquelles sont déjà fortement soumis-es à cette époque leurs collègues d'autres disciplines et d'autres pays. Cependant, ce n'est pas face à ces « jeunes » revues – auxquelles les membres fondateurs ont d'ailleurs contribué – que *Genèses* se situe en premier lieu : « *Genèses est une revue interdisciplinaire et internationale qui se positionne par rapport aux Annales et aux Actes* » explique Michel Offerlé²¹. La revue se définit à la fois comme revue pluridisciplinaire – ce que confirme la composition du premier comité qui comprend deux historiens, trois sociologues, un politiste, un économiste et un juriste, bientôt rejoints par deux nouveaux historiens, une ethnologue et un anthropologue –, et comme revue « internationale », qualificatif qui permet de prendre la mesure des ambitions du groupe fondateur. *Genèses* se construit contre, tout contre les *Annales* et les *Actes de la recherche en sciences sociales*, revues régulièrement lues par les membres fondateurs et dans lesquelles certains ont publié. Mais le groupe entend créer une publication qui se démarque de ces deux grandes revues « interdisciplinaires », chacune incarnant un travers dont il voudrait se prémunir :

« *Et les modèles qu'on avait de l'interdisciplinarité, c'était d'un côté les Annales, où il n'y avait que des historiens, et de l'autre, les Actes de la recherche en sciences sociales, où il n'y avait, en gros, qu'un maître à penser. Ce n'était pas la conception qu'on se faisait de l'interdisciplinarité.* »²²

Le groupe fondateur de *Genèses* a donc une idée bien définie de la place qu'il voudrait que la revue occupe dans un champ éditorial qu'il connaît bien, reste désormais à la mettre en œuvre.

Entre 1988 et fin 1990, tout est discuté au sein du pré-comité de rédaction, les aspects scientifiques comme les aspects éditoriaux : le titre, la maquette, les rubriques, les auteur-e-s pré-senti-e-s, etc. Le choix du titre a fait l'objet de nombreuses discussions après avoir été proposé par Antoine Lyon-Caen, semble-t-il, dès 1988 : le terme « genèse », qui « *était dans l'air du temps* »²³,

21. Michel Offerlé, « En r'venant d'la r'vue », art. cit., p. 76.

22. G. Noirielle dans Susanna Magri, Gérard Noirielle, Michel Offerlé et Christian Topalov, « Au départ », art. cit., p. 77.

23. M. Offerlé, « En r'venant d'la r'vue », art. cit., p. 90.

est rassembleur puisqu'il renvoie à la fois à la généalogique foucauldienne, à l'approche bourdieusienne qui met en garde contre « *l'amnésie de la genèse* », à la science politique de Bernard Lacroix ou encore aux travaux de Jean-Claude Perrot en histoire urbaine. La définition du titre complet est le signe le plus visible des effets de la discussion collective et pluridisciplinaire : entre la première proposition de G. Noiriel, « Histoire, Science sociale » – l'expression rappelle l'éditorial des *Annales* du printemps 1988 qui ouvre au sein de la revue la période dite du « tournant critique »²⁴ – et « Genèses. Sciences sociales et histoire », la science sociale passe au pluriel et l'histoire au second plan.

Cette attention portée sur le choix des termes se retrouve dans l'écriture du « manifeste » qui ouvre le premier numéro : texte signé du comité de la rédaction, il engage tous ses membres et réclame donc la production d'un consensus écrit. Tant par sa forme de « manifeste » que par son contenu, ce texte apparaît comme une prise de position dans le champ des revues : on peut y lire entre les lignes des manières de se différencier des projets d'autres revues, encore une fois tout particulièrement des *Annales*. Mais ce texte est aussi commandé par des exigences internes : il vise à rassembler, à constituer un groupe autour de quelques lignes de force communes. L'analyse de différentes versions du texte (cf. l'encadré « L'écriture du "Manifeste" ») permet de prendre la mesure de l'ampleur et des effets du travail collectif entre 1988 et 1990 : chaque phrase est discutée, des variantes sont proposées qui touchent parfois seulement à l'ordre des mots ou des phrases, à des questions de vocabulaire, voire de ponctuation. Ce texte, paru dans le premier numéro en 1990, garde un statut singulier : il constitue le seul article programmatique commun publié par le comité de *Genèses* jusqu'au numéro 100 et l'écriture d'un nouveau ma-

24. Sur le « tournant critique » des *Annales* on se reportera entre autres à Christian Delacroix, « La falaise et le rivage. Histoire du "tournant critique" », *EspacesTemps*, n°59, 1995, p. 86-111 ; ainsi qu'à Jérôme Lamy et Arnaud Saint-Martin, « La frontière comme enjeu. Les *Annales* et la sociologie », *Revue de Synthèse*, vol. 131, n°1, 2010, p. 97-127. Il suffit ici de préciser qu'entre la fin des années 1980 et le début des années 1990 (séquence 1988-1994), la revue des *Annales*, ébranlée par quelques interrogations critiques et certaines évolutions historiographiques, élabore à travers un ensemble de textes individuels ou collectifs (éditoriaux) et quelques numéros spéciaux une réflexion sur la discipline historique et la réorientation de la revue. On peut considérer que cette période se clôt en 1994 avec l'élargissement du comité de rédaction (en direction de l'économie notamment) et l'abandon du sous-titre adopté par L. Febvre en 1946 « Économies, Sociétés, Civilisation » pour celui de « Histoire, sciences sociales ». Les liens entre *Genèses* et les *Annales* mériteraient un traitement plus large : je me bornerais à réaffirmer que la création de *Genèses* doit être comprise à l'aune des évolutions qui touchent les *Annales* dans cette période.

L'écriture du «Manifeste»

Première ébauche (26/12/1988) :

Le territoire de cette revue, ce sont nos sociétés regardées comme processus, et le regard porté sur elles comme construction. «Genèses» parlera donc de l'histoire en tant qu'elle a produit le présent.

Deuxième ébauche (10/01/1989) :

Le territoire de cette revue, ce sont donc nos sociétés : les processus qui les ont façonnées et les représentations qu'elles ont construites d'elles-mêmes. Genèses parle de l'histoire en tant qu'elle porte en elle le présent.

«Variantes deuxième paragraphe»

(proposées en fin du fichier «Deuxième ébauche», 10/01/1989) :

Antoine Lyon-Caen et Robert Salais :

Le territoire de cette revue, ce sont nos sociétés comme processus ; et sa perspective le regard porté sur elles comme construction. «Genèses» parlera donc de l'histoire en tant qu'elle est féconde.

Susanna Magri :

Le territoire de cette revue, ce sont nos sociétés : les processus qui les ont façonnées et le regard porté sur elles comme construction. «Genèses» parlera donc de l'histoire en tant qu'elle porte en elle le présent.

Gérard Noiriel :

Le territoire de cette revue, c'est donc la société présente, engendrée par son passé proche et lointain.

Michel Offerlé :

Le territoire de cette revue, ce sont nos sociétés regardées comme processus, le regard porté sur elles comme construction, et l'histoire des instruments qui permettent d'en rendre compte. «Genèses» parlera donc de l'histoire en tant qu'elle a produit le présent.

Troisième (?) ébauche (non datée) :

Genèses parle de l'histoire en tant qu'elle porte en elle le présent. Son territoire, ce sont nos sociétés : les processus qui les ont façonnées et les représentations qu'elles ont construites d'elles-mêmes.

Version publiée (septembre 1990) :

On parlera ici de l'histoire en tant qu'elle porte en elle le présent. Le territoire de Genèses, ce sont nos sociétés : les processus qui les ont façonnées et les représentations qu'elles ont construites d'elles-mêmes.

MANIFESTE

*Sciences sociales
et histoire*

Q

uand elle ne se contente pas de commémorations, l'histoire dérange. Elle oblige à découvrir derrière les évidences rassurantes de tous les jours les événements, les coups de force et les conflits passés qui les ont produites, mais ne subsistent qu'à l'état de traces, comme engourdis dans l'épaisseur des mots, la force des habitudes et le poids des institutions.

On parlera ici de l'histoire en tant qu'elle porte en elle le présent. Le territoire de *Genèses*, ce sont nos sociétés : les processus qui les ont façonnées et les représentations qu'elles ont construites d'elles-mêmes.

Dans cette revue, l'histoire historique a certes sa place, mais pas seulement. Le désir de faire ou de refaire l'histoire de leurs objets, de mieux comprendre leur propre genèse, travaille aujourd'hui les sciences sociales dans leur diversité. *Genèses*, sans invoquer pour autant la pluridisciplinarité – idée molle qui présuppose la déférence aux découpages académiques et aux institutions qui les perpétuent –, sera un lieu où différentes approches de l'historicité pourront s'écouter, dialoguer ou s'opposer en connaissance de cause.

Si nous voulons contribuer à l'évolution de nos disciplines, c'est en partant de ce qu'elles sont plutôt qu'en proclamant ce qu'elles devraient être. Cette modestie n'est pas un renoncement aux exigences de la rigueur. Bien au contraire. Il est d'usage que les concepts circulent silencieusement d'une discipline à l'autre. De tels emprunts feutrés ôtent sa vigueur au débat, et rendent plus difficile d'assumer clairement ce qu'on prend, ce qu'on transforme et ce qu'on laisse. Ces franchissements de frontières doivent être mis en discussion, aussi bien que le tracé et l'usage des frontières elles-mêmes : les démissions devant la complexité prennent trop aisément la forme du renvoi prudent de l'inexpliqué à des facteurs qui seraient du ressort des autres disciplines.

Genèses contribuera à l'histoire sociale des sciences de l'histoire et de la société en examinant la constitution de leurs champs et de leurs objets, de leurs outils et de leurs institutions. Dans des rubriques régulières, la revue montrera les procédés de nos métiers et de nos savoirs. Elle proposera des états des lieux de la recherche attentifs aux mutations et à l'émergence de nouveaux objets, tout en s'interrogeant sur leurs enjeux et leurs conditions sociales de possibilité.

Se préoccuper de l'histoire du monde savant, ce n'est pas renoncer à faire de l'histoire tout court, ni s'écarter des questions de notre temps. Nous pensons qu'une réflexion sérieuse, critique et sereine sur notre société et le monde d'aujourd'hui

ne peut se passer de l'éclairage de l'histoire. Ce qui produit les choses produit aussi les mots et les outils pour les penser. Les représentations contribuent à façonner leurs objets : parties intégrantes du mouvement réel des sociétés, elles en sont tout autant les produits que les facteurs. L'apport de *Genèses* aux débats du présent sera de nourrir l'étonnement sur ce qui va de soi pour les protagonistes du monde social, d'interroger les évidences – celles de chacun, celles des institutions, celles des savants – pour mieux comprendre leur efficace dans les conflits et la régulation de notre société.

Genèses est une revue internationale. Dans chaque livraison, elle montrera des réalités étrangères et accueillera des points de vue venant d'ailleurs. Elle bénéficie du concours de chercheurs de nombreux pays qui nous aideront à réduire nos insularités et à stimuler la culture comparatiste dont nous avons besoin.

Nous croyons que ces préoccupations sont aujourd'hui partagées par beaucoup. *Genèses* sera une revue ouverte à ses lecteurs, un lieu où se rencontreront des chercheurs expérimentés et ceux qui débutent dans le métier, des professionnels du savoir et ceux qui en possèdent et en produisent hors des institutions académiques. Au-delà, elle s'adresse à tous ceux qui refusent d'accepter les choses telles qu'elles sont et qu'elles nous sont données à penser. A tous ceux qui attendent de l'histoire non un supplément d'âme, mais un outil indispensable à leur réflexion sur les problèmes de notre temps.

La rédaction de *Genèses*

nifeste. En ce sens, il apparaît comme une entrée plus que pertinente pour comprendre ce qu'était le projet collectivement élaboré par les membres fondateurs de *Genèses*.

La revue et son manifeste : «Sciences sociales et histoire», une ligne pour *Genèses*?

Le premier numéro s'ouvre donc sur un manifeste (*cf.* sa reproduction *infra*) dans lequel on pourrait espérer trouver un programme, des lignes directrices qui dicteraient les orientations de la revue à venir : autrement dit une ligne éditoriale. Dans ce texte bref – moins d'une page et demie –, «*la rédaction*» ne propose ni une longue élaboration épistémologique, ni une ligne éditoriale précise, mais une présentation de la revue à travers ses ambitions : les thèmes qu'elle voudrait aborder, le public auquel elle s'adresse et surtout l'approche qu'elle encourage, une approche historique des sciences sociales. Intitulé comme le sous-titre de la revue, «*Sciences sociales et histoire*», le manifeste fait une place particulière à l'histoire, mais celle-ci doit être comprise moins en tant que discipline que comme *conscience historique* : c'est à l'aune de la prise en compte de l'épaisseur historique du monde social, de son *historicité*, que *Genèses* entend proposer une pratique renouvelée des sciences sociales. Le programme scientifique de la revue semble reposer sur trois niveaux successifs d'historicité qu'on pourrait ainsi distinguer, même s'ils sont bien évidemment toujours mêlés : l'historicité du fait social, dont découle l'historicité des représentations sociales et des catégories de classement social, laquelle implique logiquement l'historicité des catégories scientifiques. Le manifeste affirme ainsi la singularité de la revue à travers la défense d'une approche spécifique du monde social et de certains thèmes qui y sont associés, en particulier «*l'histoire sociale des sciences de l'histoire et de la société*». Celle-ci n'est pas seulement un objet d'érudition pour la revue, elle doit également pouvoir servir une pratique scientifique renouvelée, grâce au dialogue entre disciplines et la pratiques de la réflexivité, permettant de penser le présent.

La prise en compte de l'historicité constitue en effet la base à partir de laquelle peut s'échafauder un dialogue entre disciplines. Mais si les membres fondateurs de *Genèses* défendent la pertinence du dialogue interdisciplinaire – tout en s'opposant à l'«*idée molle*» de pluridisciplinarité – ils et elles en précisent les conditions par un triple refus : celui de la déférence aux découpages académiques, celui de l'ignorance des frontières disciplinaires exis-

tantes et celui d'une vision normative des disciplines. Contre ces postures, *Genèses* s'engage à questionner et à discuter en actes les frontières et surtout la circulation des concepts d'une discipline à une autre : la revue défend donc l'interdisciplinarité moins sur le plan épistémologique que sur celui de la pratique, une pratique qui doit toujours être réflexive. Car l'historicisation du monde social et du regard que l'on porte sur lui rendent nécessaire pour les chercheuses et chercheurs un retour réflexif sur leurs pratiques : la contextualisation de l'enquête, la description précise de celle-ci, de ses biais et de ses limites sont indispensables, quelle que soit la discipline. La réflexivité devient l'un des *leitmotivs* de la revue, et l'insistance sur cette dimension est aujourd'hui encore l'un des principaux éléments avancés par les membres du comité pour caractériser *Genèses* : la revue accueille des exercices de réflexivité des chercheurs et chercheuses en sciences sociales comme dans la rubrique « Savoir-faire »²⁵, mais la réflexivité est plus largement posée comme un préalable à la pratique des sciences sociales et donc comme un des principaux critères de publication d'un article dans *Genèses*.

La lecture du manifeste permet donc bien de dégager quelques lignes de force – historicité du monde social, lieu interdisciplinaire, réflexivité, pratique plutôt que théorie – et même quelques objets privilégiés – notamment « *l'histoire sociale des sciences de l'histoire et de la société* » – qui ont durablement marqué la vie de la revue jusqu'à être repris dans le second texte programmatique de *Genèses*, paru dans le centième numéro. Mais l'histoire de la revue ne se réduit bien évidemment pas à ce manifeste. Parmi les ambitions affichées en 1990, il en est certaines qui n'ont jamais été réalisées. L'internationalisation de la revue par exemple, est restée largement un vœu pieux, et l'on a au contraire assisté à un « repli sur l'hexagone » puisque le taux d'auteur-e-s non-fran-

25. La rubrique s'impose très tôt comme l'un des « points forts » de la revue pour reprendre l'expression employée par G. Noiriel dans la lettre au comité en 1992 (« Contribution à la réflexion sur l'avenir de *Genèses* (mars-avril 1992) », reproduite dans le numéro 100) : elle est l'une des rubriques « historiques » de la revue mais en est également l'une des vitrines, une des « marques de fabrique » de la revue selon J. Siméant (« C'est toujours la crise, plus que jamais l'urgence ». Matériaux sur ce que faire vivre une revue veut dire », *Genèses*, n°100-101, 2015, p. 129-142). Le succès de cette rubrique semble corroboré par un bref aperçu des articles publiés dans *Genèses* les plus cités, parmi lesquels ceux de la rubrique « Savoir-faire » sont sur-représentés : celle-ci compte environ 10,5 % des articles publiés dans *Genèses* (numéro 1-98), mais 6 des 20 articles (30 %) et 19 des 100 articles (19 %) de *Genèses* les plus cités selon *Google scholar* (en avril 2017) – alors même qu'elle est écrite à 51 % par des doctorants ou des docteurs non-titulaires.

çais-es est passé de 30 % à près de 10 % entre 1990 et 2015²⁶. De même, le premier manifeste insiste sur la dimension critique des sciences sociales historiques et propose une ouverture « *hors des institutions académiques* » : cette ouverture est un échec – ou plutôt n’a jamais été poursuivie par les membres du comité.

Outre le fait qu’il soit le seul texte programmatique en vingt-cinq ans d’existence de la revue, et au-delà de ces quelques ambitions abandonnées ou inachevées, il apparaît difficile de caractériser précisément la revue *Genèses* à partir de son manifeste notamment parce que la revue se définit elle-même par son ouverture : à travers le refus des cloisonnements disciplinaires, d’une cohérence théorique (pluralisme des approches) et d’attaches institutionnelles, mais aussi en définissant un terrain potentiellement aussi large que peut l’être le monde social. Cette ouverture annoncée est du reste bien visible dans les pages de la revue depuis 1990, si bien que les membres du comité eux-mêmes peinent à identifier la ligne de la revue – jusqu’à ce que cela devienne sujet à plaisanteries (cf. « À propos de l’indéfinissable ligne »).

À propos de l’indéfinissable ligne

- « Pour moi, la ligne de la revue, c’est la revue, c’est le produit. »
- « La ligne de *Genèses* est tracée par les articles qu’on a refusés collectivement. »
- « Je suis minoritaire à *Genèses* et je continuerai [à] défendre cette ligne. »
- « Il ne faut pas de ligne uniforme ou unitaire dans laquelle on n’arriverait pas tous à rentrer. »
- « C’est une revue militante, l’auto-promotion ça ne me gêne pas. »
- « Il ne faut pas non plus être sectaires de la ligne. »
- « Ça me confirme dans l’idée que je ne suis pas très *Genèses*. »
- « Là, la ligne *Genèses* m’échappe. »
- « Bon, moi, je crois que j’ai rien compris à ce que c’est que la ligne de *Genèses*. »

Extrait du vade-mecum des propos tenus en réunion du comité, élaboré par Michel Offerlé en 2007 (archives personnelles de l’auteur).

Si, au fil du temps, une ligne semble se dessiner, celle-ci relève davantage d’un tracé visible *a posteriori* que d’un dessein annoncé dans le manifeste : « *la stratégie mon œil, ... la stratégie c’est ce qu’on constate avoir fait* » confie ainsi Christian Topalov²⁷. Les membres fondateurs relativisent donc l’importance de la ligne au

26. Julien Boelaert, Nicolas Mariot, Étienne Ollion et Julie Pagis, « Les aléas de l’interdisciplinarité. *Genèses* et l’espace des sciences sociales françaises (1990-2014) », *Genèses*, n°100-101, 2015, p.31-32.

27. Entretien de l’auteur avec C. Topalov (Paris, 19 avril 2017).

profit du rôle du comité : comme ils l'affirment, « *la ligne de Genèses est tracée par les articles qu'on a refusés collectivement* » (M. Offerlé)²⁸ – ou, dans une version positive : « *la ligne de Genèses, c'est ce qu'on aime ensemble* » (C. Topalov)²⁹. L'identité de la revue serait alors non plus à chercher dans un programme, qu'il soit public comme le premier manifeste ou interne au comité, mais dans l'analyse du collectif qui soutient la revue.

Le « petit monde » de Genèses : la revue et son collectif

Un fonctionnement collectif et horizontal

Genèses entend dès sa création se démarquer du principe, qui n'est pas propre aux revues intellectuelles ou artistiques, selon lequel « *une revue s'incarne moins dans un groupe que dans un homme, qui lui donne son impulsion principale* »³⁰. Les membres fondateurs de *Genèses* entendent travailler ensemble, sans que l'un d'entre eux ne prenne l'ascendant sur la revue : ni dans les débats au sein du comité, ni dans l'image qu'elle renvoie dans le champ académique. Selon C. Topalov, l'idée d'une revue « *sans chef* » et la « *forme démocratique ou collégiale de production de l'accord* » relèvent davantage de la contrainte que du choix, puisqu'elles correspondent à « *la seule façon raisonnable de procéder dans une armée de colonels* »³¹. Cette volonté d'un fonctionnement collectif particulièrement intégré s'est durablement installée au sein du comité au fil des renouvellements : si *Genèses* s'est dotée, à partir de 2002, d'un poste de direction de la rédaction – souvent occupé à deux –, il ne renvoie à aucune hiérarchisation au sein du comité et ne donne en principe aucune prééminence dans la procédure de prise de décision. Celle-ci fait systématiquement intervenir l'ensemble du comité de rédaction, notamment lors des réunions mensuelles au cours desquelles sont lus, discutés, évalués en interne tous les articles reçus par la revue : c'est d'ailleurs ce qui rend l'implication dans *Genèses* plus chronophage encore que la participation à bien d'autres revues, comme le soulignent les membres du comité.

28. M. Offerlé dans Susanna Magri, Gérard Noiriel, Michel Offerlé et Christian Topalov, « Au départ », art. cit., p. 91.

29. C. Topalov dans *Ibid.*, p. 102.

30. Jacqueline Pluet-Despatin, « Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues », art. cit., p. 126.

31. C. Topalov dans Susanna Magri, Gérard Noiriel, Michel Offerlé et Christian Topalov, « Au départ », art. cit., p. 99.

Genèses est donc bien une revue fondée sur un groupe restreint (souvent pas plus d'une quinzaine de membres actifs) mais fortement impliqué – quoiqu'inégalement – dans l'élaboration de la revue et organisé horizontalement puisque la prise de décision est en principe toujours collective. Peut-on alors considérer *Genèses* comme une « revue de groupe », sur le modèle de nombreuses revues dites d'avant-garde par exemple ? Dans une lettre au comité de 1992, G. Noiriel mettait lui-même en avant « un projet intellectuel d'« avant-garde » (que dans un premier temps au moins, seuls un petit groupe de chercheurs travaillant ensemble dans une même perspective, un « cluster » si l'on veut, pouvait mener à bien). »³² Et d'après les témoignages des autres acteurs et actrices de la revue (notamment à ses débuts), la ligne éditoriale, et par elle l'identité de la revue, se dessinerait à travers les choix du groupe qui anime la revue, si bien que ce « projet intellectuel » pourrait se confondre avec le « petit groupe de chercheurs » que forme le comité.

Un groupe fondateur

On peut constater que le comité des premières années fait bien *groupe*. Si à la naissance de *Genèses*, la volonté de réunir un collectif pluridisciplinaire est partagée par tous les membres du futur comité, cette pluridisciplinarité n'est alors pas une création *ex nihilo* : c'est autour d'un terrain en partie commun, à savoir la question des classifications liées à l'emploi, et plus largement l'étude du travail, que se sont connus et réunis les membres fondateurs de *Genèses*. Ce terrain rassemble dans les années 1980 la plupart des futurs membres du comité de rédaction de *Genèses*, notamment autour de quelques institutions pluridisciplinaires comme le Groupement de recherches coordonnées (GRECO) 55 « Travail et travailleurs en France aux XIX^e et XX^e siècles », et la revue du *Mouvement social* qui en est proche³³.

Mais les « affinités » entre les membres du premier comité ne s'arrêtent pas à un intérêt commun pour l'histoire du travail : le groupe fondateur appartient par ailleurs à une même *génération*

32. Gérard Noiriel, « Contribution à la réflexion sur l'avenir de *Genèses* (mars-avril 1992) », art. cit.

33. Créé en 1982 autour des historien-ne-s du Centre de recherches d'histoire des Mouvements sociaux et du Syndicalisme, le GRECO 55 vise à rassembler les chercheuses et les chercheurs de disciplines et d'institutions différentes au sein de groupes thématiques et de réunions transversales. S. Magri, G. Noiriel, Y. Lamy, A. Lyon-Caen, S. Kott mais aussi M. Offerlé ou C. Topalov ont pu, lors des diverses manifestations organisées par le GRECO 55, sinon se rencontrer, du moins prendre connaissance des travaux des un-e-s et des autres.

intellectuelle. Les chercheuses et chercheurs à l'origine de *Genèses* ont entre 38 et 45 ans en 1988, et connaissent des trajectoires professionnelles assez similaires. Au-delà de cet effet d'âge, le phénomène de génération pointe à travers l'expérience, sinon semblable, du moins partagée de mai-juin 68. Les témoignages du groupe fondateur trahissent un ensemble de références scientifiques communes : ce « *patrimoine des aînés* » comme « *élément de référence explicite ou implicite* » dont parle J.-F. Sirinelli³⁴, constitué ici notamment de références à Marx, Foucault, Althusser ou Bourdieu. Par ailleurs le mouvement de 1968 est assez directement invoqué pour justifier la volonté partagée de modifier les rapports hiérarchiques au sein du champ académique et l'organisation traditionnelle des revues : en prolongeant l'analyse, on pourrait considérer le fait de lancer une revue ayant un fonctionnement particulièrement collectif et un mode de prise de décision horizontal, comme l'un des signes de l'appartenance à cette même génération intellectuelle³⁵. Il s'agit moins d'insister sur la similarité des engagements politiques – en l'occurrence assez différents – que sur le partage d'une expérience commune de jeunes chercheuses et chercheurs dans le champ académique post-68.

La sociabilité qui s'est construite au sein de la revue ne repose cependant pas uniquement sur l'inscription dans un même milieu scientifique, sur la dimension générationnelle, sur le partage d'une même affinité politique (vers la gauche de l'échiquier politique) ou sur la proximité des trajectoires sociales des membres de la revue. Peut-être plus que sur des proximités existantes *a priori*, cette sociabilité s'est construite au fil de l'élaboration de *Genèses*. La cohésion est d'abord le produit d'une réflexion préalable sur la composition du collectif, qui, au-delà des critères d'ordre scientifique, prend en compte la minimisation des éventuelles logiques de concurrence et de domination. L'aventure collective du lancement de la revue doit ensuite elle-même être considérée comme un facteur de cohésion : les discussions avant la publication et les difficultés des premières années sont autant d'éléments qui ont « *soudé les liens entre des personnalités très différentes* »³⁶, tandis

34. Jean-François Sirinelli, « Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français », in Jean-François Sirinelli (dir.), *Générationnelles. Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français*, Paris, CNRS, 1987, p. 5-6.
35. Voir à ce sujet les articles de Mathieu Quet, de Liora Israël et le bilan d'Olivier Orain dans Olivier Orain (dir.), « Les "années 68" des sciences humaines et sociales », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n°26, 2015.
36. G. Noiriel dans Susanna Magri, Gérard Noiriel, Michel Offerlé et Christian Topalov, « Au départ », art. cit.

que l'équilibre est aussi permis par le départ de certains membres qui ne se sentent pas à leur place – ce qui explique le *turn-over* au sein du comité, et ce dès les premières années de la revue. De fait le groupe à l'origine de la revue est très vite confronté à son nécessaire renouvellement et à son élargissement progressif, ce qui n'est pas sans effet sur la cohésion du collectif qui anime la revue.

Le collectif au fil de son renouvellement

Comme l'exprime J. Pluet-Despatin, « *“chapelle” ou “cercle initiatique”*, la revue a aussi vocation à recruter de nouveaux convertis, ne serait-ce que pour remplacer les morts, les dissidents ou les exclus. »³⁷ Si la littérature scientifique sur les revues intellectuelles ou artistiques donne souvent à voir un groupe fondateur uni lançant une revue qui ne survit pas à la dislocation du groupe, il est important de mettre en avant le fait que les revues scientifiques sont nombreuses à survivre à leurs fondateurs et fondatrices, au prix d'un continuel renouvellement et d'importantes évolutions internes.

Dans son article sur la morphologie du comité de rédaction, Y. Potin propose une caractérisation de ce groupe en fonction de différents indicateurs : il distingue ainsi différents cycles de renouvellement, observe la féminisation progressive du comité ou détaille l'instabilité de la composition disciplinaire du comité. Il note aussi quelques stabilités comme l'âge moyen des membres – une « *revue de quadragénaires* » – ou la surreprésentation de chercheuses et chercheurs (relativement aux enseignant·e·s) et de francilien·ne·s – voire de parisien·ne·s. Enfin il souligne l'importance pour la revue du DEA de sciences sociales de l'ENS-EHESS (adossé au département de sciences sociales de l'ENS)³⁸ : dix-neuf des cinquante membres du comité ont « *assidûment fréquenté, comme formateur et/ou étudiant, avant ou pendant leur présence dans la revue, les couloirs du département de sciences sociales de l'ENS (et la proportion pourrait être plus grande encore si l'on ajoutait celles et ceux qui ont pu, passagèrement seulement, intervenir dans le DEA et/ou le master)*. »³⁹ L'appartenance à cette même institution scientifique, restreinte, traduit sans aucun doute des affinités intellec-

37. Jacqueline Pluet-Despatin, « Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues », art. cit., p.127.

38. DEA devenu master « Enquêtes, Terrains, Théorie » puis master « Pratiques de l'interdisciplinarité ».

39. Yann Potin, « Qui sommes-nous ? Une esquisse de morphologie du comité de rédaction (1990-2015) », *Genèses*, N°100-101, 2015, p. 9-19.

tuelles importantes. Plus encore, le DEA peut être perçu comme un des facteurs de pérennisation de *Genèses* : via cette institution de formation, la revue produit indirectement les chercheuses et chercheurs susceptibles de la nourrir et de la faire fonctionner. Il ne s'agit là que d'une raison parmi d'autres de la persistance d'une certaine homogénéité au sein du comité malgré les renouvellements successifs. C'est aussi ce qui explique que *Genèses* puisse apparaître comme la revue d'un cercle relativement fermé, tout aussi bien aux yeux de celles et ceux qui n'y appartiennent pas – « *il y a vraiment ce sentiment, si vous voulez, d'être plutôt à l'intérieur ou plutôt à l'extérieur de la revue* »⁴⁰ – que selon certains anciens membres du comité – qui la décrivent, dans le centième numéro, comme un « *petit monde* » ou même comme une « *secte* ».

La mise en lumière d'une relative homogénéité et des affinités ne doit pas cacher l'hétérogénéité au sein du collectif. Celle-ci est présente dès la fondation de la revue, et s'est accrue au fil des années et du renouvellement du comité. Au-delà des tensions évoquées dans les témoignages recueillis dans le numéro 100, le nouveau manifeste cite par exemple la polarisation entre les tenant-e-s d'une « *conception plus explicative des sciences sociales* » et celles et ceux qui se contentent d'une « *réelle capacité de description du monde* »⁴¹. Ce clivage, l'un des plus saillants, n'est pas le seul. Les entretiens menés, ainsi que les archives auxquelles j'ai eu accès, témoignent de divisions mouvantes qui se dessinent et se redessinent à l'intérieur du comité, sans être nécessairement conflictuelles.

L'une des plus évidentes est celle concernant l'appartenance disciplinaire, qui est loin de disparaître au sein du comité d'une revue interdisciplinaire. D'abord parce qu'il existe des règles formelles qui cristallisent ces appartenances, comme la recherche d'un équilibre disciplinaire lors du recrutement de nouveaux membres du comité ou le principe selon lequel les trois lectures permettant d'évaluer un article doivent être le fait de chercheuses et chercheurs de disciplines différentes. Ensuite parce que ces appartenances semblent toujours présentes dans les interactions au sein du comité. Ainsi, lors des réunions, les évaluations, en partie théâtralisées – et peut-être davantage encore en ma présence –, font intervenir les critères traditionnellement associés à

40. Entretien de l'auteur avec une auteure non membre du comité.

41. Le comité de Rédaction, « Ce que veut *Genèses* aujourd'hui », *Genèses*, N°100-101, 2015, p. 4-8.

chaque discipline selon les oppositions consacrées observées ailleurs par Jérôme Lamy et Arnaud Saint-Martin : les articles des historien-ne-s sont naïfs, trop descriptifs tandis que ceux des sociologues manquent de rigueur dans l'exposition des sources ou généralisent trop vite. On retrouve, dans les joutes oratoires que peuvent constituer les réunions du comité, un mode de confrontation interdisciplinaire où « *les attaques croisées* » sont d'abord l'occasion « *pour les sociologues et les historiens de s'affirmer et de mettre en exergue la reconnaissance des codes et des rites associés à leur pratique de la sociologie et de l'histoire* »⁴². Même s'il s'agit donc là en partie d'un jeu d'inter-reconnaissance, le clivage disciplinaire participe grandement à modeler la revue.

Propos tenus en réunion : évaluation et clivage disciplinaire

« À chaque fois qu'on a un « *Savoir-faire* » d'un historien, on dit que c'est naïf.
Un article de sociologie n'est jamais qualifié de naïf. »

« Ce n'est pas de la sociologie, ni de l'ethnographie descriptive, c'est inintéressant. »

« C'est ça l'anthropologie, dire des choses dont tout le monde se fout. »

« Il est aux antipodes de ce qu'on fait, il ne comprend même pas le terme de sociologie. »

« De l'histoire, il n'y en a pas dans les ciels où passent les concepts. »

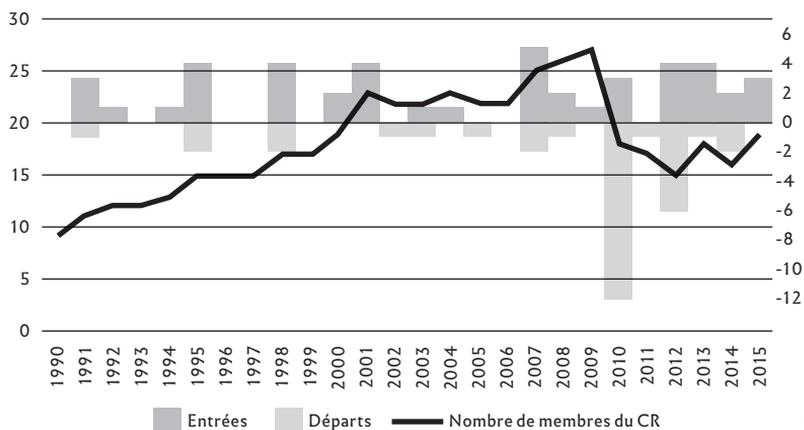
« Ça fait histoire érudite ! »

Extrait du *vade-mecum* des propos tenus en réunion du comité, élaboré par Michel Offerlé en 2007 (archives personnelles de l'auteur).

La question générationnelle offre un autre exemple de division prépondérante au sein du comité. On observe en effet des clivages, plus ou moins marqués, entre des individus socialisés à des époques différentes d'une part, et entre les membres du comité selon leur ancienneté d'autre part. La génération fondatrice – qui se distingue sur les deux plans – n'est pas la seule consistante : les arrivées nombreuses de 2010 à 2014⁴³ ont profondément bouleversé la morphologie générationnelle du comité, la proportion de membres « plus jeunes » et de « moins anciens » n'ayant jamais été aussi forte au sein du comité (*cf.* tableau 1). Or ces changements

42. Jérôme Lamy et Arnaud Saint-Martin, « Un dilemme pratique : sociologie et histoire des sciences au prisme des STS », *Carnets de bord*, n°14, 2007, p.52-64.

43. Vague d'arrivée qui suit une « purge administrative » en 2009 – passage des membres inactifs du comité de rédaction dans le comité scientifique – et les départs volontaires de 2009-2012.



Graphie 1.

Entrées et sorties au sein du CR de Genèses.

Graphie construit à partir des données fournies par Y. Potin (l'ours de la revue) et complétées par mes soins.

Lecture : L'année 1995 (numéros 18 à 21) voit l'arrivée dans le comité de la revue (selon l'ours) de 4 personnes et le départ de 2 personnes, le comité passant de 13 à 15 personnes.

		2010	2015	mi-2017
Génération d'arrivée	1990-1995	4 (21%)	1 (5,5%)	
	1996-2000	3 (16%)	1 (5,5%)	1 (6%)
	2001-2005	3 (16%)	2 (11%)	2 (12,5%)
	2005-2010	9 (47%)	3 (17%)	2 (12,5%)
	2010-2015		11 (61%)	11 (69%)
Cohorte (de naissance)	1941-1950	2 (10,5%)	1 (5,5)	
	1951-1960	6 (32%)		
	1961-1970	9 (47%)	9 (50%)	8 (50%)
	1971-1980	2 (10,5%)	8 (44,5%)	8 (50%)

Tableau 1.

Comparaison de la structure générationnelle du comité.

Tableau construit à partir des données fournies par Y. Potin (l'ours de la revue) et complétées par mes soins.

Lecture : Lors de l'année 2010, le comité compte 19 membres, dont 4 sont entrés au comité entre 1990 et 1995. La même année, le comité compte 2 membres nés entre 1941 et 1950.

ne vont pas sans provoquer parfois quelques dissensions : même s'il y a eu très peu de conflits ouverts, plusieurs acteurs et actrices font état d'une certaine tension entre un groupe avec plus d'ancienneté, et un léger marquage disciplinaire, et un groupe plus jeune mais surtout avec moins d'ancienneté, lui aussi coloré disciplinairement, rassemblés également par des affinités interpersonnelles (certain-e-s se connaissant avant d'arriver à *Genèses*).

D'autres clivages ne renvoient pas aussi directement à ces socialisations disciplinaires ou générationnelles différenciées tel celui, récurrent, de l'engagement politique de la revue. S'il ne faut pas surestimer l'importance de ces désaccords, il est important de noter qu'aucun acteur ni aucune actrice de *Genèses* ne présente la revue comme celle d'un groupe d'ami-e-s⁴⁴, et malgré des initiatives régulières visant à rassembler le collectif plusieurs regrettent précisément un déficit de sociabilité au sein du comité⁴⁵. Personne ou presque ne nie non plus l'existence de certains dissensus au sein du comité : toutes et tous ne sont pas d'accord quant à leur caractérisation, pondèrent plus ou moins l'importance d'un facteur plutôt qu'un autre, discutent de leur stabilité, ne placent pas les lignes de clivage aux mêmes endroits, mais tous s'accordent néanmoins sur l'existence de désaccords qui peuvent parfois toucher des points importants.

On observe donc que ce n'est ni dans la morphologie du collectif, ni dans sa structure de sociabilité, que l'on trouve une cohésion qui permettrait d'expliquer simplement la permanence de la revue. Au contraire, cette analyse a mis en lumière un certain nombre de divisions, et plus largement un certain nombre de tensions qui traversent le comité, et qui pourraient plus facilement expliquer un éclatement de *Genèses* que sa pérennisation. Plus généralement, ni l'identification des grands principes de la revue tels qu'exprimés dans son manifeste, ni la description du collectif qui porte la revue, ne suffisent à caractériser la revue *Genèses* et comprendre son histoire.

44. On est loin par exemple du « collectif d'amitiés » de la revue *Esprit* décrit par Goulven Boudic, « Comment éviter la rupture ? L'exemple de la revue *Esprit* », in Philippe Urfino et Martha Zuber (dir.), *Intelligences de la France. Onze essais sur la politique et la culture*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010, p.167-182.

45. Voir notamment le témoignage de S. Kott dans le numéro 100 : « en général si on discutait avec fougue et passion à *Genèses*, les relations y restaient distantes, y étaient souvent tendues et manquaient généralement de chaleur. [...] », dans Manuel Schotté et Benoît Trépied, « Passer à *Genèses* : dix témoignages », *Genèses*, N°100-101, 2015, p.108-128.

Affiliations institutionnelles des auteur-e-s de Genèses (1990-2015)

Affiliations	Paris		Province		Etranger		Total
Nombre d'auteur-e-s	482	56%	203	24%	176	20%	861

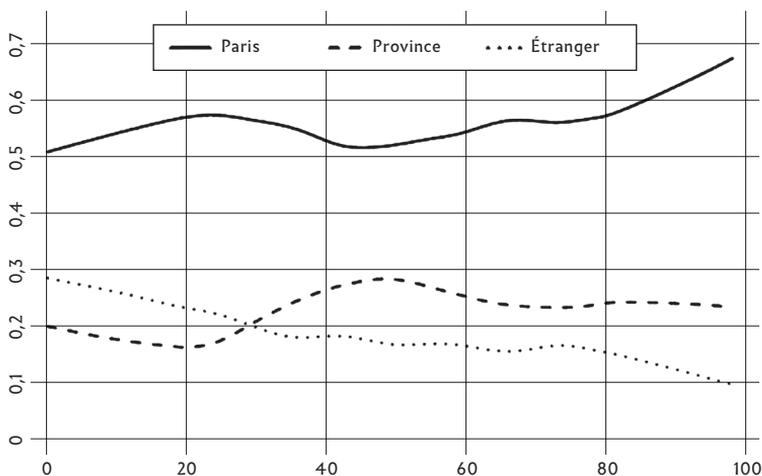
Tableau 2.
Localisations institutionnelles des auteur-e-s

Institutions	Lieu	Auteur-e-s non-titulaires		Auteur-e-s titulaires		Non-titulaires et titulaires (2 ^e affectation)	Part de chaque institution
Université	Paris	57	(47%)	64	(53%)	121 (5)	36%
	Province	41	(32%)	88	(68%)	129	
	Total	98	(42%)	152	(58%)	250 (5)	
CNRS	Paris	14	(11%)	118	(89%)	132 (5)	23%
	Province	2	(7%)	25	(93%)	27 (3)	
	Total	16	(10%)	143	(90%)	159 (8)	
EHESS /EPHE	Paris	43	(54%)	36	(46%)	79 (23)	12%
	Province	0	(0%)	4	(100%)	4 (1)	
	Total	43	(52%)	40	(48%)	83 (24)	
IEP	Paris	17	(77%)	5	(23%)	22 (2)	7%
	Province	14	(54%)	12	(46%)	26	
	Total	31	(65%)	17	(35%)	48 (2)	
ENS	Paris	40	(69%)	18	(31%)	58 (5)	9%
	Province	1	(50%)	1	(50%)	2	
	Total	41	(68%)	19	(32%)	60 (5)	
INRA		1	(6%)	16	(94%)	17	2%
INSEE/INED		0	(0%)	17	(100%)	17	2%
Secondaire		5	(100%)	0	(0%)	5	1%
Autres	Paris	25	(64%)	14	(36%)	39 (3)	7%
	Province	5	(71%)	2	(29%)	7 (6)	
	Total	30	(65%)	16	(35%)	46 (9)	
Total	Paris	200	(41%)	282	(59%)	482	70%
	Province	65	(32%)	138	(68%)	203	30%
	Total	265	(39%)	420	(61%)	685 (53)	

Tableau 3.
Affiliations institutionnelles en France des auteur-e-s en fonction de leur statut.
Lecture :

Entre 1990 et 2015, 250 des 686 auteur-e-s (36%) étaient affilié-e-s à une université française, 121 dans une université francilienne, 129 dans une université de province.

Les non-titulaires représentent 47% des auteur-e-s affilié-e-s à une université francilienne, tandis qu'ils représentent 42% des auteur-e-s affilié-e-s à une université française.



Graphique 2.
Localisation institutionnelle des auteur-e-s de *Genèses*.
Source : Julien Boelaert, Nicolas Mariot, Étienne Ollion et Julie Pagis,
« Les aléas de l'interdisciplinarité », *op. cit.*, Lissage Lowess.

Institutions	Auteur-e-s non-titulaires		Auteur-e-s titulaires		Non-titulaires et titulaires
IEP Paris	17	(77%)	5	(23%)	22
EHESS/EPHE Paris	43	(54%)	36	(46%)	79
ENS Ulm	37	(70%)	16	(30%)	53
Paris 1	26	(55%)	21	(45%)	47
Paris 8	8	(38%)	13	(62%)	21
Paris 10	6	(40%)	9	(60%)	15
Total (institutions françaises)	265	(39%)	420	(61%)	685

Tableau 4.
Institutions pourvoyeuses d'auteur-e-s (1990-2015).
Lecture : *idem* tableau 3.

Tableaux construits à partir des données collectées par Julien Boelaert, Nicolas Mariot, Étienne Ollion et Julie Pagis, « Les aléas de l'interdisciplinarité », *op. cit.*, et mises en ligne (geneses.hypotheses.org/855). Elles ont été complétées par mes soins (elles restent néanmoins parfois approximatives).

Remarque : dans ces tableaux et ce graphique, il ne s'agit pas d'individus distincts, un-e auteur-e correspond à un-e signataire d'articles (hors comptes-rendus). Les 861 auteur-e-s de *Genèses* entre 1990 et 2015 correspondent à 692 individus distincts.

Rubrique	Titre de la publication	Auteur-e-s	Membre CR [dates]	Publications dans <i>Genèses</i> avant n°41
Dossier «Comment décrire les transactions»	Coordination	Suzanna Magri	Oui [1990-2009]	19 CR, 7 articles, 5 coord. (+ trad.), de 1990 à 2000
	«Introduction»	F. Weber		
	«Le surnom et ses usages sur les marchés à la criée du Matif. Contrôle social, fluidité relationnelle et représentations collectives»	Jean-Pierre Hassoun	Non	
	«Transaction monétaires en pays kanak»	Elsa Faugère	Non	1 CR en 1996 [1 ^{er} article]
	«Le calendrier du facteur. Les significations sociales d'un échange anodin»	Marie Cartier	Non	[1 ^{er} article]
	«Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles. Une ethnographie économique après le Grand Partage»	Florence Weber	Oui [1991-2012]	4 CR, 12 articles, 4 coord., de 1991 à 2000
Savoir-Faire	«Pour une histoire orale de la lecture. Pratiques de lecture en Australie, 1890-1930»	Martyn Lyons		
Fenêtre	«Juristes et sociologues français d'après-guerre : une rencontre sans lendemain»	Francine Soubiran-Paillet	Oui [1994-2009]	9 CR, 5 articles, 3 coord., de 1994 à 2000
Document	«Une république des communes. Henri Sellier et la réforme municipale en avril 1942»	Renaud Payre	Non [2012-2016]	
Bibliothèque	Sur : Heinz Reif, <i>Adel im 19. und 20. Jahrhundert. Enzyklopädie deutscher Geschichte</i> , Band 55	Thierry Jacob	Non	CR en 1999
	Sur : Christian Gerlach, <i>Kalkulierte Morde. Die deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weißrußland 1941-1944</i>	Christian Ingrao	Non	2 traductions en 1998 et 1999 (allemand)
	Sur : Thierry Fillaut, Véronique Nahoum-Grappe, Myriam Tsikounas, <i>Histoire et alcool</i>	Anne Lhuissier	Non	Article en 1999, 2 CR en 2000 et 2001
	Sur : Jean Peneff, <i>Les malades des urgences. Une forme de consommation médicale</i>	Christophe Gaubert	Non	
	Sur : Liane Mozère, Michel Péraldi, Henri Rey (éd.), <i>Intelligence des banlieues</i>	Sylvie Tissot	Non	2 CR de 2000 à 2002 [1 ^{er} article en 2004]
	Sur : Gérard Mauger, Claude F. Poliak, Bernard Pudal, <i>Histoires de lecteurs</i>	Emmanuelle Callac	Non	11 CR de 1994 à 2001

Tableau 5.
Les auteur-e-s du n°41 de *Genèses*, 12/2000.

-  Lien direct avec *Genèses*
-  Institution liée à *Genèses*
-  Lien indirect avec *Genèses*

Discipline	Statut	Institution	Directeurs-trices de thèse (pour les doctorant-e-s)	Remarques
Socio.	Chercheuse	EHESS – CSU (IRESCO)		
Socio.	Chercheur	CNRS – LAU [LSS en 2005?]		Séminaire “Les enjeux sociaux du commerce” au LSS, organisé par F. Weber
Ethno.	Contrat post-doctoral	CNRS/EHESS – SHADYC EHESS – CAMC	Jean-Pierre Olivier de Sardan	Thèse soutenue en 1998 : A. Bensa dans le jury. Nouvelle-Calédonie
Socio.	Doctorante	ENS/EHESS – LSS Université Metz	Florence Weber	
Anthrop.	Enseignante-chercheuse	ENS/EHESS – LSS CNRS – CSU		
Histoire	Enseignant-chercheur	Université New South (Sydney)		Sur pratiques de lecture (cite article G. Mauger, Genèses)
Droit – Socio.	Chercheuse CNRS	CNRS/ENS Cachan – GAPP		
Sciences Po.	Doctorant	Université Grenoble 2	Olivier Ihl	
Histoire	Doctorant	Université Lyon 2 Centre MB (Berlin)	Yves Lequin	Via Bénédicte Zimmermann (IEPE, CMB)
Histoire	Doctorant	Université Amiens Centre MB (Berlin)	Stéphane Audoin-Rouzeau et Gerhard Hirschfeld	Rencontre avec Peter Schöttler au CMB
Socio.	Doctorante	EHESS – CSU (IRESCO)	Christian Topalov	
Socio.	Doctorant	EHESS – CSU (IRESCO)	Gérard Mauger	
Socio.	Doctorante	EHESS – CSU (IRESCO)	Christian Topalov	
Anthrop.	Doctorante	EHESS	Alban Bensa	Livre écrit par les membres du CSU, proches de Genèses

Comment ça marche ? La production et la reproduction de la revue

Pour essayer de mieux comprendre la pérennité de la revue, il est nécessaire de déplacer notre questionnement depuis l'identité de la revue – le *quoi* ou le *qui* – vers son fonctionnement – le *comment*. Il s'agit alors d'observer de près les pratiques qui soutiennent l'élaboration des numéros, celles-là mêmes qui font apparaître les multiples frictions, habituellement dissimulées, qui accompagnent la fabrique de *Genèses*. C'est en explorant le fonctionnement de la revue – *comment elle marche* –, les interactions qui soutiennent sa production et sa reproduction, qu'on peut se donner les moyens de comprendre comment elle dure – et ainsi faire son histoire.

À travers les temporalités et les lieux de *Genèses* : le travail éditorial comme travail de coordination

En entrant dans la « cuisine » de *Genèses*, l'une des premières constatations renvoie à l'importance de la gestion du temps : celui-ci est perçu comme la principale contrainte qui pèse sur le fonctionnement de la revue. Plus que *le temps*, c'est une multiplicité de *temporalités*, de *durées* et de *rythmes* différents, qui traversent la vie de la revue et qui contraignent en permanence le travail éditorial. La périodicité, qui définit la *forme revue*, est la première de ces exigences. Quand Manuel Schotté arrive au comité au début de l'année 2013, la revue est en « *crise* » puisqu'elle a accumulé deux numéros et demi de retard : « *quand je suis arrivé j'ai su que c'était une situation tendue et qu'il allait falloir se retrouver les manches, et on sentait qu'il y avait chez certains une forme d'essoufflement ; des gens [...], se disaient, si on ne redresse pas la barre on met la clé sous la porte.* »⁴⁶ Soutenir ce rythme implique pour le collectif derrière *Genèses* d'organiser l'arrivée d'un flux suffisant d'articles – et même de « *bons articles* »⁴⁷ –, d'être capable de les lire,

46. Entretien de l'auteur avec M. Schotté (Paris, 14 août 2017).

47. Alors que l'accent est très souvent mis sur les procédures de refus des articles dans les comités de rédaction, il faut rappeler qu'il est beaucoup plus rapide de refuser un article que d'en accepter un. D'autant plus lorsque le refus est facilement justifiable grâce à l'anonymisation possible de l'évaluation, comme à *Genèses*. C'est pourquoi le refus d'un article peut parfois se laisser analyser comme le refus de travail supplémentaire de la part des membres du comité – « si quelqu'un veut le sauver, très bien, mais pas moi » – qu'ils ne se permettront pas en cas de carences dans un numéro à « boucler ». En ef-

de les évaluer, de les corriger à temps, et de composer un numéro cohérent à partir de ces propositions. Cela suppose aussi que les membres du comité soient suffisamment nombreux et disponibles, éventuellement qu'ils puissent être épaulés par un secrétariat de rédaction, dont le financement est directement soumis à des demandes annuelles de subvention. On perçoit comment le rythme trimestriel de la parution s'enclasse dans une multiplicité de temporalités plus au moins courtes qui constituent le quotidien de la revue. On observe, à l'autre bout du spectre, des temporalités de plus longue durée, là encore aux rythmes variables. Outre le temps de l'institution – la revue a de fait une histoire dans laquelle s'inscrivent les membres du comité –, le champ académique ou le champ éditorial sont marqués par des évolutions plus ou moins rapides auxquelles la revue doit faire face, auxquelles la revue participe aussi : la crise de l'édition en SHS, la mise en ligne des revues, la mise en place de procédures d'évaluation parfois liées à leur financement, etc.

Ces temporalités, à la durée et au rythme variés, ne traversent pas la revue sans effet, elles contraignent et conditionnent profondément la « marche de la revue ». Il se s'agit pas seulement de considérer que les acteurs et les actrices de la revue sont baloté-e-s par ces contraintes temporelles : au contraire, la multiplicité de ces temporalités renvoie d'abord très directement aux actions des différentes entités engagées (auteur-e-s, relecteurs et relectrices, comité, secrétariat, autres revues parfois...) ; ensuite, si les différentes temporalités ne sont pas toutes visibles – ni par l'observateur que je suis, ni par les acteurs et les actrices de la revue –, la gestion de cette multiplicité de temporalités est bien l'une des dimensions essentielles du travail éditorial. Si chaque numéro peut apparaître comme un moment de synchronisation des différentes séquences temporelles engagées dans son élaboration, cela ne signifie pas que tout s'accorde miraculeusement quatre fois par an : cette synchronisation est le fruit d'un travail de coordination incessant exercé par les acteurs et actrices de la revue. On retrouve là l'idée d'Abbott selon laquelle la constitution des institutions scientifiques « *repose moins sur le déroulé d'un script type que sur des relations contingentes entre des acteurs inscrits dans des configurations instables, évoluant à des rythmes différents.* »⁴⁸

48. [redacted] fet, ce n'est pas tant de recevoir plus de cent articles par an qui prend du temps et qui oblige, que de devoir en publier une trentaine (7 à 8 articles par numéro en moyenne). Morgan Jouvenet, « Contextes et temporalités dans la sociologie processuelle d'Andrew Abbott », art. cit.

Configurations instables

Dès 1988 et leurs premières rencontres, les futurs membres du comité de *Genèses* décident de créer une association dont la raison est de « *contribuer au développement des recherches interdisciplinaires internationales dans le domaine des sciences humaines* » (Journal Officiel du 13 juillet 1989). Cette décision renvoie à leur volonté de n'être la revue ni d'un homme (Bourdieu pour les *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*), ni d'une discipline (sur l'exemple des « revues françaises »), ni d'une institution (l'EHESS pour les *Annales*). Le groupe fondateur veut faire de *Genèses* une revue indépendante, mais il serait illusoire de croire que son indépendance est totale. Au-delà des questions de financement et de soutien matériel – sur lesquelles la revue est directement dépendante de divers organismes publics et de ses éditeurs privés (Calmann-Lévy puis Belin) –, *Genèses* s'appuie sur un certain nombre d'institutions existantes qui lui permettent de remplir les pages de la revue. Les données sur les affiliations institutionnelles des auteur-e-s (cf. documents *infra*) permettent d'avoir une idée des attaches institutionnelles privilégiées de *Genèses*, qui varient dans le temps : la place croissante des institutions franciennes, l'importance relative de l'ENS ou l'EHESS, mais aussi de certaines universités (Paris 1 notamment). Mais cet aperçu statistique ne rend qu'imparfaitement compte de la nature du lien entre les auteur-e-s et la revue de même que la réalité du travail éditorial de prospection effectué par le comité de *Genèses* – la manière dont il parvient à remplir les pages de la revue. Pour rendre compte de cette facette du travail éditorial, il peut être utile de prendre un exemple : l'analyse détaillée des ancrages institutionnels des auteur-e-s du numéro 41, publié à la fin de l'année 2000, n'a pas vocation à être statistiquement représentative, elle permettra néanmoins de tirer quelques enseignements sur les principaux lieux de *Genèses* et sur la manière dont le comité de rédaction les mobilise.

Les auteur-e-s du numéro 41 de *Genèses*

Sur les 13 auteur-e-s, 2 sont membres du comité de rédaction (Florence Weber, et Francine Soubiran-Paillet) et 5 sont des doctorantes ou doctorants de membres du comité (Marie Cartier, Renaud Payre, Anne Lhuissier, Sylvie Tissot et Emmanuelle Callac). Pour les 6 autres, on peut facilement retrouver un lien plus ou moins direct : dans le dossier, les articles de Florence Weber et Marie Cartier sont complétés par celui de Jean-Pierre Hassoun, qui résulte d'une réflexion

en partie menée au sein du séminaire « Les enjeux sociaux du commerce » coorganisé par Florence Weber (avec Marie-France Garcia et Michèle de la Pradelle) au LSS de l'ENS et par celui d'Elsa Faugère. Post-doctorante travaillant sur la Nouvelle-Calédonie dans un groupe de recherche comprenant également, au sein du comité de *Genèses*, Isabelle Merle et Alban Bensa – ce dernier étant d'ailleurs membre de son jury de thèse en 1998, Elsa Faugère avait déjà publié dans *Genèses* un compte rendu en 1996. De l'intervention de Gérard Mauger, collègue proche de C. Topalov et S. Magri au CSU, qui a régulièrement écrit dans *Genèses* depuis sa création, résulte probablement l'article de Martyn Lyons (qui travaille sur le même sujet que lui, les pratiques de lecture) tout comme le compte rendu de Christophe Gaubert (qui est l'un de ses doctorants). Enfin Thierry Jacob et Christian Ingrao, tous deux auteurs d'un compte rendu, sont des doctorants en histoire, qui avaient déjà contribué à *Genèses* alors qu'ils étaient tous deux boursiers au Centre Marc Bloch de Berlin : dans les deux cas il est très probable que les envois aient été suscités par des individus proches de *Genèses* rencontrés au CMB, Peter Schöttler pour C. Ingrao, Bénédicte Zimmermann pour T. Jacob.

Genèses n'étant pas la revue centrale d'un champ disciplinaire ou d'un domaine particulier, elle reçoit relativement peu d'articles envoyés tout à fait spontanément. La revue fonctionne donc grâce à l'implication forte des membres du comité qui publient leurs articles et coordonnent régulièrement des dossiers dans la revue, mais qui surtout suscitent des articles. Le cas du numéro 41 n'est donc pas exceptionnel : la plupart des auteur-e-s qui publient dans *Genèses* ont un lien, fort – membre du comité, doctorant-e des membres du comité, collègue proche de membres du comité – ou faible – participation commune à un colloque ou un séminaire, appartenance à un même centre de recherche –, avec la revue. Son fonctionnement repose sur un *important travail de prospection* réalisé principalement par l'intermédiaire des membres du comité, et de quelques autres intermédiaires (comme G. Mauger ou B. Zimmermann). C'est ce qui explique une relative stabilité dans les espaces institutionnels sur lesquels s'appuient *Genèses* pour remplir ses pages. Le choix du numéro 41 n'est d'ailleurs pas anodin : y sont visibles la plupart des institutions qui ont le plus largement nourri la revue pendant ses 25 premières années.

Il y a peu de traces directes des travaux du GRECO 55 dans *Genèses*, non seulement parce que le cœur de l'équipe qui anime le groupe reste plus proche de la revue du *Mouvement Social*, mais aussi parce que le groupement est dissout en 1994. Cependant un autre groupe de recherche consacré au travail, abordé sous un angle différent, voit le jour en 1986 sous la houlette de Robert

Salais, et aura une influence importante sur *Genèses* : il s'agit du groupement scientifique Institution, Emploi et Politique Économique (IEPE) où collaborent des chercheurs et chercheuses de différentes disciplines. L'IEPE a donné non seulement de nombreux auteur-e-s à la revue⁴⁹, mais aussi des membres du comité : en plus de R. Salais et A. Lyon-Caen, deux membres du comité fondateur, on compte deux auteurs qui en seront membres quelques années plus tard, C. Didry et J.-N. Retière. Le moment où l'IEPE cesse d'alimenter régulièrement la revue, à partir de 1997, correspond au désengagement progressif de R. Salais de la revue. Au sein de l'IRESCO⁵⁰, la structure basée rue Pouchet dans le 17^e arrondissement parisien qui accueille l'IEPE, un autre laboratoire est proche de la revue *Genèses* : il s'agit du Centre de sociologie urbaine (CSU) – devenu en 1995 le laboratoire Cultures et sociétés urbaines. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de membre du CSU que l'IRESCO devient l'adresse officielle de *Genèses* à partir de 1996 et la nomination de Jean Leroy comme secrétaire de rédaction de la revue⁵¹. Outre l'affiliation de deux des fondateurs de *Genèses*, S. Magri et C. Topalov, le CSU a fourni un grand nombre d'auteur-e-s à *Genèses* : dans le numéro 41, cinq des treize auteur-e-s sont issu-e-s du CSU. En analysant la population des auteur-e-s d'articles mais surtout de comptes rendus dans la revue, on observe une forte proportion de jeunes auteur-e-s appartenant au CSU : Anne Lhuissier et Efi Markou, anciennes doctorantes du CSU, expliquent la proximité du laboratoire et de la revue par la présence de S. Magri et C. Topalov, mais elles mettent aussi en avant le rôle de J. Leroy et de la proximité géographique avec la revue *Genèses*. J. Leroy, semble-t-il assez proche des doctorant-e-s du CSU, n'hésitait pas alors à leur signaler l'arrivée des nouveaux ouvrages envoyés à la revue, dont ils ou elles étaient encouragé-e-s à rendre compte dans la rubrique bibliothèque de la revue – en échange de quoi, comme il est de coutume, ils ou elles pouvaient garder l'ouvrage. A. Lhuissier exprime d'ailleurs le sentiment que son éloignement, d'abord

49. R. Salais, A. Lyon-Caen, C. Didry, F. Birck, M. Margairaz, D. Rivaud-Danset, J.-N. Retière, Y. Dezalay, B. Zimmerman.
50. Institut de recherche sur les sociétés contemporaines, faisant parti du CNRS, et regroupant plusieurs unités de recherche.
51. J. Leroy, alors rattaché administrativement au LSCI (Laboratoire de sociologie du changement des institutions, unité de recherche de l'IRESCO dirigée par Renaud Sainsaulieu) mais quelque peu désœuvré, est présenté par G. Mauger (membre du CSU) à C. Topalov et S. Magri, alors en quête d'un secrétaire de rédaction pour *Genèses*, qui obtiennent que J. Leroy soit détaché par le LSCI auprès de *Genèses*.

physique, de la rue Pouchet, a joué dans le fait qu'elle n'ait plus jamais proposé d'articles une fois quitté le CSU⁵².

Je ne reviens pas sur l'importance du laboratoire de sciences sociales de l'ENS pour *Genèses*, parfois désignée comme la revue du « deuxième étage » ou de « Jourdan » (en référence à l'implantation du LSS au deuxième étage d'un des bâtiments de l'ENS sur le boulevard Jourdan à Paris). Outre le nombre d'élèves passés par le DEA dans le comité de rédaction, il faut signaler les dizaines d'auteur·e·s passé·e·s par le LSS et son DEA : la revue est bien connue des étudiant·e·s qui ont côtoyé des membres de son comité de rédaction, et *Genèses* devient spontanément – bien plus spontanément que pour d'autres – un débouché envisageable, notamment pour les premières publications. On pourrait ainsi multiplier les exemples d'espaces institutionnels où les acteurs et actrices de la revue ont effectué un travail de prospection plus ou moins régulier : je ne développerai qu'un dernier exemple, qui apparaît là encore dans le numéro 41 à travers la personne d'Elsa Faugère : il s'agit cette fois moins d'un lieu, que d'un réseau de recherche consacré à la Nouvelle-Calédonie. Suite aux accords de Matignon de 1988, les travaux sur la Nouvelle-Calédonie se multiplient, favorisés par la mise en place de programmes de recherche nationaux comme le programme « Études des sociétés kanak » confié au CNRS puis à l'EHESS, en particulier autour d'Alban Bensa – travaux qui se sont poursuivis dans d'autres programmes de recherche depuis. C'est précisément à ces groupes que l'on peut rattacher un certain nombre de chercheuses et chercheurs proche de *Genèses*, parmi les auteur·e·s⁵³ et parmi les membres du comité de rédaction comme Alban Bensa, Isabelle Merle ou plus tardivement Benoît Trépiéd.

Le déplacement de focale depuis l'observation du collectif que forme *a priori* la revue, vers une approche plus interactionnelle et focalisée sur les temporalités et les lieux qui traversent la revue, permet d'offrir un éclairage nouveau sur la fabrique de *Genèses* : plutôt que d'y voir l'accomplissement d'un projet scientifique déposé dans une ligne ou porté unanimement par un col-

52. Entretiens de l'auteur avec A. Lhuissier (téléphone, 2 août 2017) et E. Markou (téléphone, 10 août 2017).

53. C. Demmer, M. Pineau-Salaün, C. Salomon, B. Douglas (référence anglo-saxonne commune à ce groupe), É. Wittersheim, E. Faugère, M. Naepels – ce dernier a d'ailleurs été approché à plusieurs reprises pour rentrer au comité (mention dans les archives d'Isabelle Backouche).

lectif, elle apparaît comme le produit d'un continuel travail de coordination. Or on observe que les acteurs et actrices en jeu dans le fonctionnement de la revue dépassent largement le simple comité de rédaction : comme on l'a vu en caractérisant les différentes facettes du travail éditorial, la vie de la revue s'appuie sur diverses personnes et institutions sans lesquelles elle ne pourrait perdurer. Je me propose désormais de faire un pas de côté supplémentaire, de m'éloigner de la perspective mertonienne qui pré-suppose une communauté scientifique déterminée – un collectif déjà constitué, postulé *a priori* –, pour faire émerger un collectif depuis l'analyse de revue, un collectif aux frontières mouvantes, plus ou moins facilement caractérisable. *Genèses* n'est alors plus considérée comme un groupe plus ou moins homogène ou cohérent, mais comme un lieu de contact entre différents milieux : un lieu de rencontres entre des disciplines et des spécialités – lieu interdisciplinaire comme elle le revendique – mais aussi comme un lieu d'échanges, d'interactions entre des agents ayant des trajectoires et des finalités qui leur sont propres.

Genèses comme revue-frontière : quand l'hétérogénéité fait tenir la revue

Genèses, en tant que publication académique rassemblant des auteur-e-s et des lecteurs et lectrices de disciplines différentes, peut être analysée avec profit à l'aune de la notion d'*objet-frontière*. Celle-ci complète celle de *sociabilité intellectuelle*, dont l'usage trouve ici ses limites. Adossée à une association pour ne s'identifier ni à un lieu disciplinaire, ni à un lieu institutionnel, *Genèses* a voulu être elle-même un lieu d'où lancer un projet scientifique ambitieux. La revue a cependant très vite trouvé des attaches, à travers les ramifications de son comité. Placée à l'interface de plusieurs espaces, elle a alors fonctionné comme une *revue-frontière* pour les personnes qui l'ont nourrie et l'ont faite vivre : l'usage de la notion conceptualisée par S. L. Star et R. Griesemer⁵⁴ permet de mettre en avant deux caractéristiques de la revue *Genèses* qui traduisent bien le fonctionnement de la revue et pourraient expliquer sa pérennité.

D'une part la revue est dotée d'une réelle « flexibilité interprétative », autrement dit chaque groupe utilise ou interprète la

54. Susan L. Star et James R. Griesemer, « Institutional Ecology, "Translations" and Boundary Objects: Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology, 1907-39 », *Social Studies of Sciences*, vol. 19, n°3, 1989, p. 387-420.

revue de manière différenciée, celle-ci est investie différemment par chaque groupe. Si *Genèses* perdure c'est qu'elle est *utile* pour celles et ceux qui la font vivre – que ce soit par l'obtention de rétributions matérielles ou symboliques, ou encore par les tâches indispensables qu'elle effectue au sein du champ académique. Pour l'éditeur Belin, la revue n'est pas une entreprise particulièrement rentable en soi mais elle a été un moyen de s'imposer dans le monde académique ; pour les organismes financeurs liés à l'administration de l'enseignement supérieur et de la recherche, la revue constitue un moyen d'évaluation de la recherche et des chercheuses et chercheurs : l'implication à divers degrés dans la revue, elle-même classée, sert à juger de la qualité d'une chercheuse ou d'un chercheur lors des jurys de qualification, de nomination, etc. ; pour le lectorat, la revue constitue une autorité scientifique qui certifie à travers le processus d'évaluation des articles de la scientificité d'un travail, travail sur lequel les lecteurs et lectrices pourront ensuite s'appuyer ; pour les auteur-e-s, ce peut être à la fois un moyen de se confronter au jugement des pairs et parfois d'apprendre à leur contact (notamment pour les jeunes auteur-e-s), c'est aussi un moyen de diffuser ses recherches, et bien évidemment un moyen d'avancement dans les carrières ; pour les membres du comité, les motivations peuvent être très diverses, outre les rétributions symboliques importantes, on relève entre autres dans leurs discours l'importance de la justification de leur emploi de chercheuses et chercheurs, l'opportunité de s'ouvrir à des sujets et des approches radicalement différentes, le désir de polémiquer avec des pair-e-s, etc.

La flexibilité de la revue permet à chaque membre du comité de jouer sa propre partition – et pas uniquement disciplinaire – dans le concert des sciences humaines et sociales. On peut citer les paroles d'Antoine Lyon-Caen, qui coïncident avec les autres témoignages : « *je ne pense pas qu'on puisse dire qu'on avait absolument la même ligne les uns et les autres, je dirais pas du tout, et d'ailleurs on n'a pas du tout essayé. On a juste eu à vérifier notre accord sur l'éditorial.* »⁵⁵ Le nouveau manifeste ne change d'ailleurs pas la donne, puisqu'au contraire il met en avant le fait qu'au-delà des points d'accord, la revue « *est aussi traversée de polarités qu'il serait vain de vouloir araser au nom d'une ligne rigide.* »⁵⁶ La diversité des usages de la revue en jeu est à la hauteur de la multipli-

55. Entretien de l'auteur avec A. Lyon-Caen (Paris, 25 juillet 2017).

56. Le comité de Rédaction, « Ce que veut *Genèses* aujourd'hui », art. cit.

té des agents impliqués, des espaces traversés et des temporalités en présence. Elle constitue évidemment une menace pour *Genèses*, puisqu'elle fait constamment peser sur la revue un risque d'éclatement : elle explique certains conflits qui ont pu avoir lieu au sein du comité (comme sur l'engagement politique de la revue), les départs parfois très rapides, et quelquefois amers, de certains membres du comité ou le désinvestissement de certain-e-s auteur-e-s. Néanmoins, cette diversité n'est pas sans intérêt pour la revue : *Genèses* perdure notamment parce qu'elle autorise les acteurs et actrices de la revue à l'investir différemment et parallèlement à d'autres activités – « *on converge, chacun a son business personnel, mais on est là ensemble* »⁵⁷. La revue s'appuie largement sur ces divers usages pour fonctionner et a tout intérêt à les entretenir pour survivre. De ce point de vue, l'interdisciplinarité n'est plus seulement un éventuel facteur de division au sein de la revue, mais apparaît aussi comme un facteur de cohésion : à la fois *logiquement* (elle permet d'éviter la concurrence⁵⁸, autorise des appropriations diverses, etc.) et *historiquement* (elle est devenue l'idée derrière laquelle se rassemble le comité).

L'autre caractéristique principale de l'objet-frontière tel qu'élaboré par S. L. Star et R. Griesemer, réside dans sa structure matérielle ou organisationnelle, le fait qu'il ne s'agisse pas d'une coquille vide. *Genèses* est, on l'a vu, le produit d'une histoire : elle transporte en elle, « *un ensemble de conventions, de standards, de normes indexées à une communauté de pratiques.* »⁵⁹ Si la revue perdure c'est aussi parce qu'elle s'est institutionnalisée, s'est en partie autonomisée de ceux qui la portent, et qu'en réalité elle modèle celles et ceux qui y participent autant qu'elle est modélisée par celles et ceux-ci. On peut brièvement évoquer cette dimension à l'aune de la notion d'*idioculture*, développée par Gary Alan Fine⁶⁰ : l'*idioculture* renvoie aux éléments de structuration du groupe qui permettent de prévenir l'éclatement et qui peuvent

57. Citation extraite du *vade-mecum* de propos tenus en réunion du comité de *Genèses* élaboré par M. Offerlé en 2007 (archives personnelles de l'auteur).
58. « Chacun dans sa discipline pouvait se prévaloir de *Genèses* sans, qu'au sein de *Genèses*, il fasse de l'ombre aux autres qui étaient en règle générale d'autres disciplines. L'interdisciplinarité, vue comme ça, c'est pas mal. » Entretien de l'auteur avec C. Topalov (Paris, 19/04/2017).
59. Pascale Trompette et Dominique Vinck, « Retour sur la notion d'objet-frontière », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 3, n°1, 2009, p. 5.
60. Gary Alan Fine, « Small Groups and Culture Creation: The Idioculture of Little League Baseball Teams », *American Sociological Review*, vol. 44, n°5, 1979, p. 733-745. La notion est évoquée à propos du champ académique dans Michèle Lamont, *How professors think: Inside the curious world of academic judgment*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2009.

prendre la forme d'un sens de l'humour partagé, d'un ensemble de références communes, d'un jeu de positionnement dans l'espace formé par les autres revues notamment, etc. L'idioculture de *Genèses* est particulièrement visible lors des réunions du comité, où certaines plaisanteries récurrentes touchent notamment à « l'image de la revue »⁶¹, à son indéfinissable ligne (cf. *supra*) ou son positionnement dans le champ académique – face à d'autres revues et à d'autres chercheuses et chercheurs (cf. « L'idioculture de *Genèses* – se positionner »). Malgré les changements qui ont profondément transformé la composition du comité, ou bien plutôt, au fil de ces changements, s'est construite une idioculture qui participe à la cohésion du comité autour de la revue.

L'idioculture de *Genèses* – se positionner

- « On est sur un marché des revues, il faut savoir quels atouts on a dans le champ. »
- « On pourrait faire la sociologie de la réception de *Genèses* mais on peut dire que c'est une revue moins désespérante et moins repoussante que d'autres. »
- « Ce sont des revues qui tiennent des discours généraux de pacotille type EspacesTemps. »
- « EspacesTemps c'est de la soupe. »
- « Si on est une bonne revue, on contrôle les conditions de la réception. »
- « On se demande bien ce que cet article vient faire à *Genèses*. C'est tout juste bon pour Vingtième Siècle. »
- « Pourquoi il n'a pas envoyé cela à Vingtième Siècle ? On devrait avoir une image qui nous interdise qu'on nous envoie des textes comme cela. Je ne sais pas comment c'est arrivé là ? »
- « Ils sont dingues ces gens-là, qu'est-ce qu'on peut y faire. On ne se laisse pas impressionner par des puissants, on est *Genèses*, on n'est pas Vingtième Siècle. »
- « *Genèses* ce n'est pas Le Débat où tu mets ensemble n'importe quoi. »
- « Si on récupérait les meilleurs papiers à la RFSP, ça se saurait ! »
- « Ça fait un article pour le Monde Diplo. »
- « On ne va pas faire comme les petits bourgeois. »
- « Nora-Ory c'est sa base théorique ! »
- « Alain Corbin, il n'est pas du tout sur la ligne *Genèses*. »
- « Ça peut plaire à Boltanski le dimanche. »
- « C'est quoi comme revue *Genèses* a demandé Jean-Jacques Becker. »
- « Pour eux, être de gauche, c'est être quantitativiste. »
- « *Genèses*, c'est la vitrine du nouveau, c'est la définition qu'on donne à l'EHESS. »

Extrait du vade-mecum des propos tenus en réunion du comité,

61. Par exemple la référence fréquente à un (faux) article sur « le chlore dans les piscines municipales de Limoges sous la Troisième République » (avec des variations possibles), pour désigner un article ennuyeux mais qui correspondrait à l'image de la revue.

D'autres pratiques plus formelles, comme la procédure d'évaluation à l'aveugle avec trois lecteurs ou lectrices internes au comité et idéalement de disciplines différentes sont devenues des marqueurs d'identité de la revue : le respect de ces pratiques progressivement érigées en normes permet également de produire de la cohésion. Le rubriquage offre un autre exemple de moyen par lequel la revue articule les différents usages que font d'elle ses auteur-e-s puisqu'il permet de valoriser différents aspects de la recherche : une lecture dans la rubrique « Bibliothèque » (aujourd'hui « Lectures »), une pièce d'archive inédite dans la rubrique « Document », un point de méthode dans la rubrique « Savoir-Faire », etc. L'analyse des auteur-e-s en fonction des rubriques proposée dans le numéro 100 permet de montrer que le rubriquage permet également de ménager des espaces de publication différenciée en fonction des disciplines – certaines rubriques sont colorées disciplinairement – et du statut des auteur-e-s – certaines rubriques sont plus facilement accessibles aux doctorant-e-s par exemple⁶².

L'*infrastructure* de la revue – pour reprendre les termes de S. L. Star et R. Griesemer – permet de contenir en partie les tendances centripètes qu'engendrent les différents usages de la revue. On perçoit une dynamique dialectique entre l'institué et l'instituant : fruit de l'histoire de la revue et de son institutionnalisation, l'*infrastructure* participe en retour à former une *communauté de pratiques* susceptible de pérenniser la revue. Si l'histoire de *Genèses* ne se résume donc ni à son idioculture, ni à ses dissensus, c'est sans doute le maintien de l'équilibre entre l'*infrastructure* de la revue et sa *flexibilité interprétative*, permettant la coopération durable sans consensus, qui a permis à la revue de fêter ses vingt-cinq ans.

62. Julien Boelaert, Nicolas Mariot, Étienne Ollion et Julie Pagis, « Les aléas de l'interdisciplinarité », art. cit.

Conclusion

Cet article a un caractère exploratoire⁶³ qui a souhaité mettre à l'épreuve un certain nombre d'approches possibles pour analyser les revues scientifiques. Au-delà des spécificités du cas de *Genèses*, j'ai voulu montrer la pertinence d'une approche historique et sociologique focalisée sur leur fonctionnement pour analyser l'histoire des revues scientifiques et en expliquer la relative pérennité. Une telle approche vise notamment à éviter deux écueils possibles, celui de la réduction à un *fantasme textuel* où la revue est ramenée à ce qu'elle publie, et tout particulièrement ses textes programmatiques (manifestes) lorsqu'ils existent, et celui de la réduction à un *fantasme groupal* où la revue est ramenée soit aux noms, et souvent aux seuls « grands noms », de celles et ceux qui y ont participé, soit à la chronologie de leurs accords et de leurs désaccords, de leur fusion jusqu'à leur scission. Bien qu'il n'y échappe pas complètement, cet article voudrait plus largement mettre en garde contre le risque d'essentialisation qui menace toute étude sur les revues, risque lié à l'illusion produite par la stabilité de l'étiquetage qui masque les transformations, et à la disparition des frictions et des clivages derrière l'univocité du produit fini qu'est chaque numéro. Avec Andrew Abbott, comme avec la notion d'objet-frontière, j'ai essayé de montrer la capacité heuristique de grilles d'analyse qui ne présupposent ni stabilité, ni consensus, mais dévoilent au contraire le rôle des contingences et des frictions comme moteurs de la science.

Cette focalisation sur *la revue en train de se faire* et sur son fonctionnement n'est pas une lubie méthodologique. À travers cette approche, je voudrais défendre la légitimité d'une entrée dans l'histoire sociale des sciences humaines et sociales par ses revues, lorsque celles-ci ne sont pas considérées comme des supports neutres de diffusion de connaissances produites par ailleurs. La forme revue traverse les processus de production et de

63. Cet article doit beaucoup aux discussions qui ont eu lieu lors du Colloque « Supports, circulation et disciplinarisation des discours de savoir en Humanités » (Université de Liège, janvier 2018), notamment aux remarques de François Provenzano, Jean-Pierre Couture et Michel Lacroix sur mon travail et à l'intervention de Fanny Lorent, « Revues et Civilité. Quelques réflexions de méthode à partir de la philosophie politique de Balibar » – je remercie tout particulièrement cette dernière qui a bien voulu me transmettre le texte de sa communication. Je remercie également Nicolas Heimendinger qui a commenté et corrigé les versions successives de ce travail, ainsi qu'Arthur Jatteau et mes relecteurs au sein de la revue *Zilsel* pour leurs remarques.

circulation des sciences à la fois de manière diachronique – permettant des analyses de court, de moyen ou de long terme – et de manière synchronique – permettant l’articulation de différentes échelles entre les chercheuses et chercheurs et les institutions, depuis la production située d’un article jusqu’aux structures de financement et d’évaluation de la recherche. Elles constituent ainsi un terrain essentiel pour l’étude en contexte des sciences humaines et sociales en action.

